

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

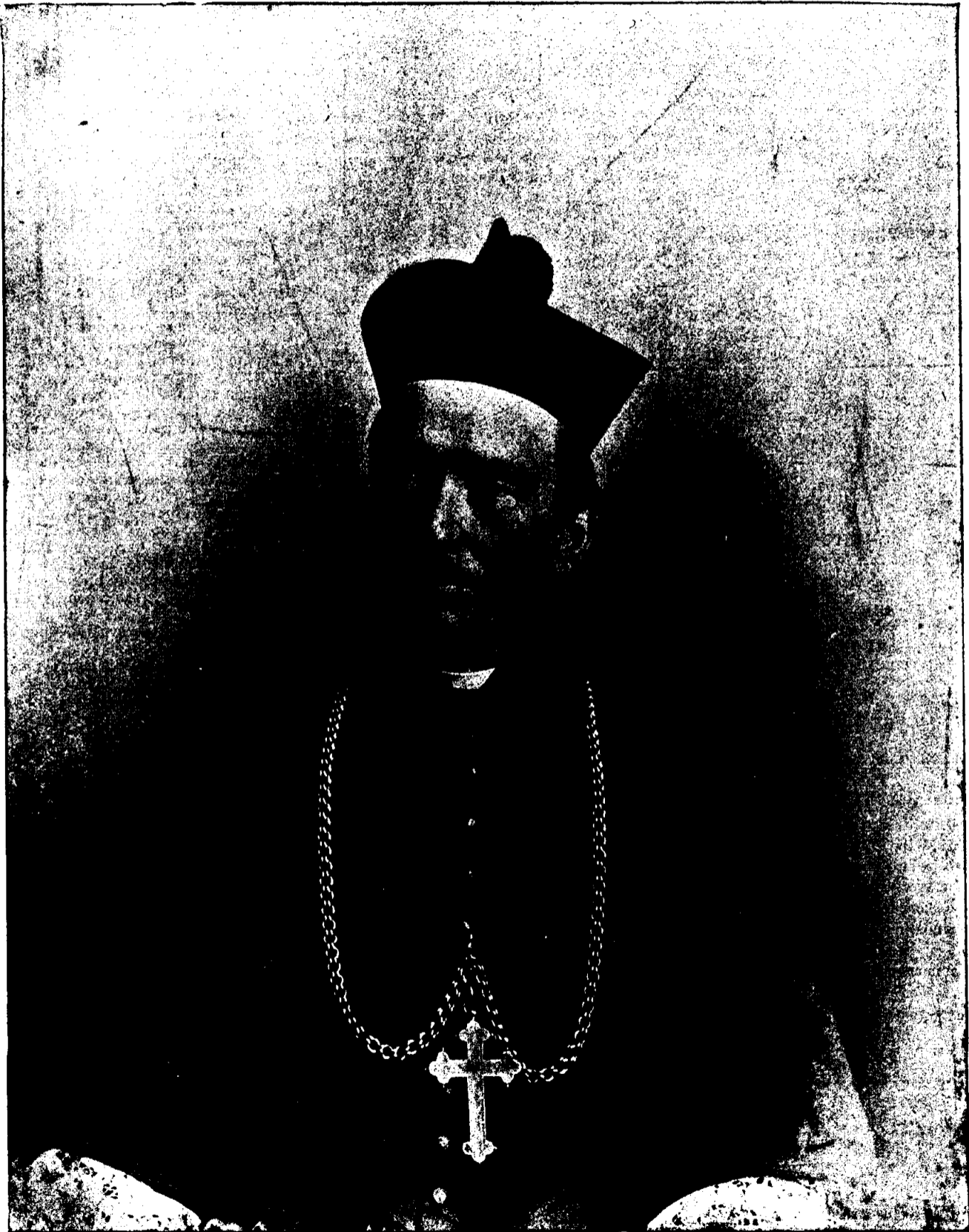
15^{ME} ANNÉE, No 731.—SAMEDI, 7 MAI 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR LOUIS-NAZAIRE BÉGIN, Archevêque de Québec

52
10
10

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—A quinze ans, par F. Picard.—Lettre ouverte, par Jules Saint-Elme.—Poésie ; Vivat, par L.-J. Béliveau.—L'original en Québec, par Un Chasseur.—Une apparition, par W. Chapman.—Le roi et le courtisan, par Duchapt.—Poésie : A mon ami, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle canadienne : Une relique, par Louis Fréchette.—Monsieur Bégin, par F. Picard.—La guerre.—Le grand repos, par F. Picard.—La maison que je quitte, par Ribon.—Les pêcheurs de phoques.—Bibliographie.—Bluettes.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Le jeu de dames.

GRAVURES.—Portrait de Mgr Louis-Nazaire Bégin, Archevêque de Québec.—Fruits d'une excursion de chasse dans la région des lacs Squatcook.—Le premier coup de feu.—Le palais royal à Madrid, capitale de l'Espagne.—La guerre hispano-américaine.—La flotte espagnole ; La flotte américaine.—La catastrophe des pêcheurs de phoques à Terre-Neuve.—Portrait de Marie-Christine, reine régente d'Espagne.—Marche de l'escadre américaine de l'Extrême-Orient sur les Philippines.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent soixante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL, aura lieu samedi, 7 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Deux détenus se sont échappés dernièrement de la prison de Saint-Hyacinthe et tous deux ont été repincés, peu de temps après leur évasion.

L'un d'eux, accusé et convaincu de vol, va subir un procès pour évasion et il est sûr qu'il sera condamné, de ce chef, à un surcroît de prison, aussi sûr qu'il y a un Dieu au ciel et que Diana Vaughan n'existe pas.

L'autre, accusé d'assassinat, peut avoir de graves

craintes d'être pendu, un jour ou l'autre, mais il est certain que la justice ne s'occupera pas de le traîner devant la Cour sous accusation d'avoir été prendre l'air sans la permission du geolier.

Cela peut-être légal, mais est-il bien sûr qu'il soit juste d'avoir ainsi deux poids et deux mesures différentes pour le même cas ?

Quant on met un homme en prison, c'est pour le priver de sa liberté, contre sa propre volonté, et il semble que c'est pour arriver à ce résultat qu'on l'enferme dans une construction très solide, munie de forts barreaux de fer et habitée par des gens payés pour le surveiller et l'empêcher de retourner chez lui ou d'aller courir le guilledou.

Quant au prisonnier, on ne lui a pas plus demandé son consentement, d'être mis à l'ombre, qu'un engagement de sa part de ne pas prendre la clef des champs et, s'il parvient à s'échapper, ce n'est pas lui qui est coupable, mais bien celui ou ceux qui sont payés pour l'en empêcher.

Donc, ce n'est pas lui, le fugitif repris, que l'on devrait punir.

Quant à l'individu qui est accusé d'assassinat, personne ne sait s'il est coupable ou non et, s'il se sauve, c'est encore de la faute de ses gardiens, mais quand on le reprend, personne ne songe à lui en faire un crime, puisqu'on ne le punit pas pour cela.

Je le répète, c'est très légal, mais très curieux.

* * Un brave homme, qui vient de montrer beaucoup d'esprit en ne faisant pas mettre en prison quelqu'un qui lui avait fait beaucoup de tort, c'est un Torontonien, trompé par sa légitime.

Ce mari, rentrant un soir chez lui, trouva son logis vide et apprit bientôt que sa femme en était partie avec son enfant et... un autre monsieur.

L'époux furieux tempêta, cria et jura ses grands dieux qu'il ferait coffrer ou qu'il tuerait les coupables s'il parvenait à les découvrir.

Il y parvint, au bout de quelques jours, mais ces jours lui ayant porté conseil, il reprit l'enfant et, se tournant vers le misérable qu'il devait occire :

—Quant à vous, je ne demande qu'une chose : c'est que vous viviez longtemps avec cette drôlesse.

C'était bien ce qu'il avait de mieux à faire, la femme ne valant pas la peine qu'il s'en occupât plus longtemps.

Un Français aurait probablement tué l'homme et la femme.

Un Américain aurait sans doute demandé de l'argent pour dommages causés à son honneur, à sa sensibilité, etc., etc.

Le Torontonien a été plus sage, et le ridicule, en même temps que l'odieux, retombe sur la femme et son complice.

* * En dépliant un journal, mon attention est attirée par un gros titre : *Héro dormant*.

Héro ! que peut-elle bien venir faire en cette gazette ? Et les yeux perdus dans la brume du souvenir, je me mets à penser à la jeune prêtresse de Vénus immortalisée par les muses et je revois Léandre, amoureux de la belle, s'élançant chaque nuit dans les flots de l'Hellespont et traverser à la nage ce dangereux passage, (sa largeur est à peu près celle du Saint-Laurent, au pont Victoria), pour venir voir son amante.

Virgile a chanté cette légende en vers délicieux que Delille a traduits d'une manière assez heureuse :

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore ?
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul, traverse à la nage une orageuse mer ;
Il n'entend ni les cieus qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas ! qui meurt s'il ne vit plus.

C'est qu'un soir, en effet, après sept jours de tempête, Léandre ne pouvant rester plus longtemps privé du bonheur de voir Héro, tenta le passage ; mais ses

force le trahirent et les vagues rejetèrent son corps sur le rivage.

Héro, folle de douleur à la vue du cadavre de son amant, se précipita dans la mer.

Héro ! Léandre ! !

Et, revenant à mon journal, je vois que ce "Héro" était tout simplement un gros et très vulgaire bonhomme endormi dans une gare de Montréal, et qui, réveillé, avait déclaré qu'il allait s'engager dans l'armée des Etats-Unis.

Voyez donc où peut conduire l'omission d'une lettre ! Faute d'une s, ce titre m'avait reporté aux temps mythologiques, alors qu'on parlait peu de torpilles et de canadiens s'enrôlant sous la bannière étoilée.

* * Un de mes lecteurs me prie de publier le jugement auquel j'ai fait allusion dans ma dernière causerie " afin, dit-il, de se rendre compte de la valeur des raisons qui ont motivé l'acquiescement de la malheureuse mère, accusée de vol d'un pain dans la boutique d'un boulanger ".

C'est avec d'autant plus de plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ se rend à cette demande que cette décision pourra peut-être éclairer certains magistrats un peu trop à cheval sur le texte de la loi :

Le tribunal constate que la prévenue a à sa charge un enfant de deux ans, pour lequel personne ne lui vient en aide, et que depuis un certain temps elle est sans travail, malgré ses recherches pour s'en procurer. En outre, " la femme M... est bien notée dans sa commune et passe pour laborieuse et bonne mère. " De plus, elle a pris volontairement à sa charge sa vieille mère.

Le jugement continue :

Attendu qu'au moment où la prévenue a pris un pain chez le boulanger P..., elle n'avait pas d'argent et que les denrées qu'elle avait reçues étaient épuisées depuis trente-six heures :

Que ni elle ni sa mère n'avaient mangé pendant ce laps de temps, laissant pour l'enfant les quelques gouttes de lait qui restaient dans la maison :

Qu'il est regrettable que, dans une société bien organisée, un des membres de cette société, surtout une mère de famille, puisse manquer de pain autrement que par sa faute :

Attendu que la misère et la faim sont susceptibles d'enlever à tout être humain une partie de son libre arbitre et d'amoindrir en lui, dans une certaine mesure, la notion du bien et du mal ;

Qu'un acte ordinairement répréhensible perd de son caractère frauduleux, lorsque celui qui le commet n'agit que poussé par l'impérieux besoin de se procurer un aliment de première nécessité, sans lequel la nature se refuse à mettre en œuvre notre constitution physique ;

Que l'intention frauduleuse est encore bien plus atténuée lorsque, aux tortures aiguës de la faim, vient se joindre, comme dans l'espèce, le désir si naturel chez une mère de les éviter au jeune enfant dont elle a la charge ;

Qu'il en résulte que tous les caractères de l'appréhension frauduleuse, librement et volontairement perpétrée, ne se retrouvent pas dans le fait accompli par la femme M... qui s'offre à désintéresser le boulanger P... sur le premier travail qu'elle pourra se procurer ;

Qu'en conséquence il y a lieu de la renvoyer des fins des poursuites sans dépens ;

Par ces motifs, renvoie la femme M... des fins des poursuites sans dépens.

* * Il est bien tard pour parler des conférences que M. Doumic a données, à Montréal, et à Québec, aussi n'en dirai-je qu'un mot.

En sortant d'entendre la critique de la *Revue des Deux Mondes*, j'ai entendu beaucoup de personnes s'exprimer ainsi :

—Quel talent ! Comme il dit bien, etc., etc.

J'ai été très heureux d'entendre M. Doumic. Sa phrase est toujours bien faite, irréprochable, mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui trouvent qu'il dit bien au point de vue du débit.

L'intonation, chez lui, est bien défectueuse, monotone, et porte souvent à faux, mais il rachète ce défaut par une qualité qui nous manque généralement, l'articulation, la prononciation distincte.

C'est cette articulation parfaite qui a tant contribué aux succès de Sarah Bernhardt et qui fait que, même quand elle parle tout bas, pas un auditeur ne perd une syllabe de sa phrase.

La prononciation distincte fait généralement défaut dans nos collèges et couvents. Un jeune homme, une jeune fille, peut s'exprimer d'une manière parfaitement grammaticale, avoir un bon accent et une intonation suffisante, mais il arrive bien souvent que toutes ces qualités sont gâtées par une articulation déplorable qui ne transmet à notre oreille qu'un bredouillement inintelligible.

La diction est très négligée, et cependant, chose assez curieuse, j'ai remarqué certaines exceptions fort remarquables, des élèves qui, sans maître en l'art de dire, réussissaient à lire ou parler avec une simplicité et un naturel étonnants. Mais c'est bien rare.

M. Doumic a ce talent.

. Je détache d'un roman de Jules Lemaître, *Les Rois*, les lignes suivantes, d'un dialogue :

—Si je ne me trompe, vous avez habité la France, mademoiselle ?

—Oui, pendant trois ans.

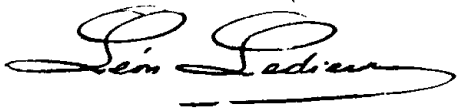
—Et vous l'aimez ?

—De tout mon cœur.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est le pays où j'ai trouvé, en somme le moins d'hypocrisie et le plus de bonté. Et puis, tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs.

C'est bien vrai !



A QUINZE ANS !

A quinze ans, que de projets, que d'illusions, que de châteaux en Espagne !

Que la vie s'annonce belle, riante, pleine de promesses, à quinze ans !

Qu'elle est belle réellement, la vie, pour l'enfant atteignant ses quinze ans, quand il a su mettre en pratique les enseignements de l'Eglise, profiter des exemples de ses bons parents, leur rester soumis, aimant respectueux !

Notre excellent ami et confrère, M. Jules Saint-Elme, qui nous a précédé dans la direction de la partie littéraire du MONDE ILLUSTRÉ, nous rappelle que notre journal entre dans sa quinzième année, qu'il compte trois lustres. Tout d'abord, notre estimable ami nous permettra de le gronder pour les choses absolument trop élogieuses qu'il dit de nous : nous cherchons à faire notre devoir, c'est tout.

Mais où nous nous associons à lui, c'est quand il nous parle des sympathies ardentes de nos distingués lecteurs, des espérances d'avenir que justifie le passé du MONDE ILLUSTRÉ. Car nous comptons sur ces sympathies ardentes, et nous savons que collaborateurs et abonnés fondent de brillantes espérances d'avenir pour leur publication préférée.

Il y a quinze ans que notre journal essaye d'inculquer, avec les beautés de la littérature, les principes d'une religion douce, éclairée, sans afféterie ni tartuferie, établissant sa ligne de conduite simplement sur les Enseignements de l'Eglise, par conséquent sur le respect dû à ses nombreux lecteurs.

Ici, pas de coterie, pas de parti-pris, pas d'attaches malsaines : la charité fait bruisser les feuillets du MONDE ILLUSTRÉ mieux que ne le feraient les zéphirs les plus parfumés de la création.

Notre journal n'est pas—et ne peut-être—une *Revue Scientifique*, ou une *Revue Littéraire*, si l'on entend par là que nous ne publions que des chefs-d'œuvre de prose ou de poésie.

On nous a fait, bien timidement il est vrai, l'observation que nous recevons des écrits fort jeunes, peu formés, pas assez souvent remis sur le métier : nous avons répondu et répondons que nous sommes un peuple jeune, n'ayant pas eu le temps jusqu'ici d'avoir derrière nous dix-huit cents ans de formation littéraire ou artistique. D'autre part, notre publication étant ouverte à tous les jeunes écrivains, ceux-ci ne

peuvent être tenus d'être des François Coppée, des Sully-Prud'homme ou des André Theuriot avant que d'avoir pensé.

Ceux que nous venons de citer, n'ont-ils pas dû, eux aussi, commencer ainsi que commencent nos jeunes écrivains ?

Nos jeunes personnes, dans leurs distractions favorites, ont, avec raison, placé l'art d'écrire : si aucun journal ne les reçoit, comment se formeront-elles ? La littérature canadienne n'est-elle pas fière de compter parmi ses fervents : des Laure Conan, des Aimée Patrie, des Hermance, des Françoise, des Fauvette, des Violette, des Paul Herda de Croix, et tant et tant d'autres ?

Qui donc aurait voulu se priver de lire les belles pages des Alphonse Gingras, des Bueil, des Georges Laurier, qui n'ont pas eu le bonheur d'avoir des professeurs renommés, mais ont eu le courage, la persévérance d'étudier seuls ? — Il fallait, évidemment, les encourager, les aider, les redresser : LE MONDE ILLUSTRÉ a essayé d'agir ainsi—il ne le regrette pas, croyez-le bien !

A l'occasion de l'entrée de notre journal en sa quinzième année, nous avons rêvé tout un plan pour ce premier numéro... Hélas ! tout ce plan doit rester rêve malgré nous.

Mais nous osons prier toutes nos aimables collaboratrices, tous nos chers collaborateurs, de nous envoyer, durant le beau mois des fleurs, chacun une fleur pour leur joli parler du MONDE ILLUSTRÉ ! Tous écris tout à fait spéciaux : soit contes, nouvelles, légendes, ou des réflexions sur le bien que doit chercher à produire tout écrivain digne de ce nom, tout journal qui respecte ses lecteurs et sait se respecter ; en un mot, des articles écrits spécialement pour les numéros de mai, pour la quinzième année du journal. Articles sur les touchantes cérémonies du mois de Marie ; description de la nature, des champs, des fleurs ; des gazouillis dont l'écho ira se répercutant sur les lustres à venir de notre journal.

C'est avec une véritable joie que nous redisons la satisfaction de S.G. Mgr P. Bruchési, notre Révérendissime Archevêque, et les encouragements paternels qu'il a daigné nous prodiguer pour notre manière d'écrire. Fidèle à ses avis, nous nous efforcerons de lui prouver que, comme Zouave Pontifical, nous sommes son fils le plus soumis ; comme catholique, son enfant le plus fidèle.

Nous tenons à exprimer à Sa Grandeur notre profonde gratitude pour sa noble bonté, et nous vouons une entière reconnaissance également au bon, au savant bras droit de Monseigneur, M. le chanoine Racicot, grand-vicaire, vice-recteur de l'Université catholique de Montréal. Lui aussi a bien voulu nous témoigner hautement sa satisfaction, nous disant de ces choses qui forcent à être et à se montrer bon !

Nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs voient que l'aurore de notre quinzième année, quoique illuminée des éclairs des foudres d'airain là-bas sur l'Atlantique, se lève cependant pleine de douces promesses pour notre petit journal. Que chacun contribue au bien par la bonne lecture, en favorisant les abonnements autour de soi : ainsi sera complétée la mission du bon journal—car pour accomplir sa mission, il doit être lu.



LETTRÉ OUVERTE

A M. Firmin Picard

Cher M. le directeur.

Un agréable incident, sur le bonheur duquel je ne me croyais guère en droit de compter, est venu récemment me reporter aux jours de douce ressouvenance où j'occupais ce poste d'honneur, dans lequel vous m'avez si avantageusement fait oublier des fidèles lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Veuillez ne pas trouver malséant que je vous en fasse part, saisissant l'occasion propice

de démontrer, une fois de plus, quel vivace et bon souvenir laisse dans l'âme à tous ceux qui, de près ou de loin vinrent, un jour, en contact avec lui, notre aimable journal, dont la grâce et les charmes ont redoublé encore, et bien justement, aux yeux du public connaisseur, depuis que vous y présidez.

Il me sera donné, de la sorte, il me semble, de fournir ma modeste quote-part aux gages de bon augure et de joyeux anniversaire, en cette circonstance mémorable où le MONDE ILLUSTRÉ, fort des sympathies ardentes de ses clients distingués, et des espérances brillantes pour l'avenir que justifie son passé, entre, toutes voiles gonflées des brises du succès légitime, dans la dernière année, du lustre troisième de son existence.

Cette circonstance me signifie que je me fais vieux (avant trente ans), puisque, il y a déjà sept années révolues, en 1891, c'est moi-même qui saluais, d'office, le septième anniversaire de notre brave journal, dont vous enregistrez le quatorzième aujourd'hui. Hélas ! les sirènes du journalisme militant m'ont fait me rendre coupable de bien des infidélités, depuis, envers ce cher MONDE ILLUSTRÉ ! Je n'en continue pas moins, pour tout cela, de l'affectionner toujours bien vivement. Il garde, sur ma table de travail, en mon estime comme sur les rayons de ma bibliothèque, une place d'honneur.

Vous ne trouverez donc pas étrange que j'aie été bien sensible à l'évocation qu'est venue faire chez moi une lettre d'un confrère publiciste de France, des beaux temps envolés où ma vie littéraire s'identifiait avec celle du MONDE ILLUSTRÉ. M. Paul Dubost, de Paris, un littérateur de bonne marque, avec qui j'eus l'honneur de collaborer à la *Revue du Monde Latin et du Monde Slave*, que dirigeait le baron de Barral-Montferrat, vers ces années 1891, 1892 et 1893, m'écrivait, ces jours passés, pour m'adresser son dernier roman : *La Socialiste*. Me croyant toujours à la direction du MONDE ILLUSTRÉ : "Je serais très-heureux, me dit-il, si mon œuvre pouvait mériter vos suffrages et se présenter, sous vos auspices et ceux du vaillant journal que vous dirigez, à nos frères d'outre-mer."

Ce sympathique frère d'armes de la vieille France sera doublement heureux, j'en suis certain, si la courte mention que je viens faire ici de son œuvre, marquée au cachet d'un réel mérite, obtient, mon cher directeur, votre adhésion, celle d'un juge compétent et autorisé.

Vous me permettrez donc, j'aime à le croire, de communiquer à vos lecteurs que *La Socialiste* de M. Paul Dubost (éditeurs : Librairie Académique Perrin & Cie, 35, Quai des Grands-Augustins, Paris), est un roman à thèse, d'excellente facture et de doctrine fort acceptable. Les péripéties du drame communal à travers lesquelles Thérèse Habert (la Socialiste) et Alain Jousset, qui voudrait être son rédempteur et son époux, développent leurs théories réciproques sur la justice sociale, sont du plus captivant effet. L'on admire surtout la ténacité et l'habileté réelle avec lesquelles Jousset, le jeune et ardent économiste, théoricien par tempérament, entraîné par amour à la pratique, soutient et réussit presque à prouver aux prolétaires du petit village de Cernac, ameutés contre les capitalistes-accapareurs, que la meilleure formule de paix et d'équité sociales est encore celle de l'Evangile : "Aimez-vous les uns les autres."

Si le dénouement de la trame n'est peut-être point celui que le sentiment, voire même la logique auraient désiré, cela n'empêche pas qu'on parcourt sans fatigue, avec empressement et plaisir, les deux cent soixante et quelques pages de ce gentil volume.

L'une des particularités les plus notables, à notre point de vue, c'est que la plupart des personnages y portent des noms des plus familiers au Canada, tels que Beaugrand, Teissier, Dubreuil, etc.

Pour la confraternelle satisfaction que vous me procurez, de m'acquitter d'un double devoir, également délectable, à l'égard du MONDE ILLUSTRÉ et de notre confrère M. Paul Dubost, agréer, mon cher M. le directeur, l'expression de mes vives et sincères gratitude.

JULES SAINT-ELME.

VIVAT !

A M. et Mme J. Isidore P..., des Trois-Rivières, pour la naissance de leur premier enfant.

Le berceau est la bénédiction
du Ciel dans le mariage.
ARSENE HAUSSAYE.

Chantez joyeusement, doux carillons, chantez !
Echos tristruviens, partout répercutez
De vos chœurs l'airain le timbre si sonore :
Que tous les vrais amants puissent l'entendre encore !

A votre appel, le Seigneur s'est penché,
Le voile d'or des cieux s'est détaché :
C'est grande fête au ciel et sur la terre
Lorsque l'amour accomplit son mystère.

Duo charmant !... Pour tripler leur bonheur,
Deux âmes vont régénérer un cœur,
Et Dieu va dire au plus beau de ses anges :
" Berthe, au revoir, va recévir les langes ! "

Puis de là-haut le divin Créateur
Sublimement, d'un souffle opérateur,
Ranime encore une fleur d'hymnée...
Voilà comment une enfant vous est née !

Chantez joyeusement, doux carillons, chantez !
Echos tristruviens, partout répercutez
De vos chœurs d'airain le timbre si sonore :
Que tous les vrais amants puissent l'entendre encore !

J'ignore, hélas ! le charme d'un berceau...
Autour de lui l'amour doit être beau :
Quand on sourit à l'idéal du rêve,
L'affection ne connaît plus de trêve !

N'est-ce pas là le sacre d'union
De deux grands cœurs battant à l'unisson ?
Foyer commun où se repose l'âme,
Comme à l'autel la prière est la flamme ?

Et cette enfant, urne que vos baisers
Ont ciselée, oh ! de vos pieux pensers
Remplissez-la ; dorez-la d'innocence,
Plus tard vous y boirez la liqueur d'espérance !

Chantez joyeusement, doux carillons, chantez !
Echos tristruviens, partout répercutez
De vos chœurs d'airain le timbre si sonore :
Que tous les vrais amants puissent l'entendre encore !

Maternité ! nimbe céleste et pur,
Auréole qui voile un front d'azur,
Je te salue ! A défaut de génie
Si le poète, en quête d'harmonie,
Peut prononcer ton nom, il a tout dit de toi...
Mais dans le cœur d'un fils c'est déjà trop d'émoi !

Sainte paternité, sous ton fier diadème
Je t'envie, ô pontife, en ton pouvoir extrême !
Sois noble et grand ; c'est toi qui peux bénir
Au nom de Dieu, l'enfant qui va grandir !

Que de mon cœur le baiser qui déserte
Bien doucement effleure bébé Berthe...!

Louis J. Bélineau

L'ORIGNAL EN QUÉBEC

Cette vallée de la Squattock, dont s'occupe depuis nombre d'années déjà le gouvernement de Québec, dans un but de colonisation, offre non seulement un sol de première qualité pour la culture, des forêts immenses et des lieux boisés pour le commerçant de bois, mais elle est sans contredit le paradis des touristes et des sportsmen, pêcheurs et némirods.

Cette région, où l'on rencontre toutes les surprises et les enchantements des grandes forêts vierges semées de lacs et de rivières, est d'un accès très facile.

Le chemin de fer Témiscouata, construit en 1887, qui relie Fraserville à Edmonton sur la rivière Saint-Jean, nous conduit, en deux heures, à Notre-Dame-du-Lac, joli village situé à cinquante milles de la Rivière-du-Loup, sur une riante colline dont le pied



Photo. S. Belle. Fraserville.

FRUITS D'UNE EXCURSION DE CHASSE DANS LA RÉGION DES LACS SQUATTOCK

est baigné par les eaux du grand lac Témiscouata. Là, nous sommes tout surpris de trouver chez M. Cloutier et Mme Bartes, des hôtels de première classe. En un tour de main, ces bonnes gens nous procurent guides et canots, pendant que nous dégustons un dîner qui nous démontre que les lacs ne sont pas sans poissons et les bois sans gibiers.

Nous partons, nos canotiers, forts et dispos, jouent de l'aviron et font voler nos canots vers l'autre rive, tandis que nous ne pouvons nous lasser d'admirer ce magnifique lac qui s'étend à quinze milles en aval et en amont de nous et ces coteaux verdoyants où s'échelonnent des fermes et des bocages.

Nous avons parcouru six milles, et nous voici à l'embouchure de la rivière Touladi, un des principaux tributaires, et le rendez-vous de tous les pêcheurs aux mois de mai, juin et juillet.

Ici, les canotiers laissent l'aviron pour la perche ferrée, car nous avons quatre milles de rapides à remonter. Ceux qui aiment les émotions et ne sont pas encore fatigués du canot, ne se dérangent pas ; quant aux craintifs, ils prétextent le besoin de se délasser et s'acheminent à pied dans le sentier qui conduit à la tête des rapides. Au retour, ils seront plus sages et plus confiants dans l'expérience et l'habileté de leurs rameurs ; ils se laisseront aller au fil du courant, et se sentiront pris de cette ivresse que l'on éprouve à se voir emportés dans une course vertigineuse sur des flots qui bouillonnent, mugissent, se pressent, se précipitent, s'entassent et finissent par vous déposer sains et saufs sur la surface calme et limpide du lac.

Arrivés à la tête des rapides, nous apercevons le premier lac Touladi entouré de hautes montagnes, exceptés l'endroit où, par une succession de passes et de chenaux séparés par des îles noyées de verdure semblant de vraies émeraudes dans un érin de cristal, il se relie au deuxième lac, formant en tout une distance de sept milles.

A la tête du deuxième lac Touladi, on prend la rivière Touladi proprement dite, large de deux cents pieds et très profonde sur tout le parcours.

Il nous faut à présent cesser nos chants et ne plus parler qu'à mi-voix si nous voulons avoir la chance de faire le coup de feu : car nous voilà dans le royaume de l'original.

Vraiment, on serait porté à croire que l'original, ce roi de nos forêts, si grand et si majestueux à l'automne, au temps de ses amours, lorsque la tête couronnée de ses bois énormes, il parcourt les montagnes et les plaines en quête d'une compagne ; on dirait qu'il

sait apprécier la beauté de la nature et en goûter la poésie !

Rien de plus beau en effet et de plus féérique, que ce long ruban d'argent qui serpente entre deux haies d'un feuillage presque toujours vert dans une plaine encaissée entre deux chaînes de montagnes, sur les flancs desquelles les arbres ont pris leur parure si riche et si variée de l'automne et où se reflètent à la fois le ciel bleu avec ses légers nuages comme autant de flocons de neige, et les montagnes multicolores avec les arbres de la plaine et la feuillée des rives qui descend jusqu'à l'eau argentée.

Le mirage est parfois si parfait que l'illusion est complète : et le canot semble voguer dans les airs à plusieurs cents pieds au-dessus de la plaine, dont nous apercevons le paysage comme à vol d'oiseau.

À droite et à gauche, sur les deux rives, des places de campement ont été préparées et nous pouvons planter nos tentes quand bon nous semblera.

À sept milles de la tête du deuxième lac Touladi, trois rivières alimentées par des chaînes de lacs et une succession de petites rivières se rencontrent, et forment ce que l'on appelle les fourches.

Un colon courageux nommé Viel, attiré par la richesse du sol, est venu avec sa famille défricher et cultiver les magnifiques plateaux qui s'y trouvent.

C'est ici le centre de nos opérations de chasse et de pêche. Trois à quatre semaines suffiront à peine pour remonter les principales rivières, visiter les plus beaux lacs, et escalader les principales montagnes du haut desquelles nos regards peuvent jouir du plus sublime des panoramas dans un rayon de quarante à soixante milles.

* * *

Il y a quarante ans et plus, l'original abondait dans toutes nos forêts de la rive sud (échelonnées jusque quatre ou cinq milles du fleuve St-Laurent) et surtout dans la région des Squattock, réputée entre toutes.

Chaque hiver, dans les mois de février et de mars, profitant des hautes neiges, indiens, chasseurs, et jusqu'aux cultivateurs armés d'une hache, d'un couteau, parfois d'un vieux fusil à pierre, faisaient une battue générale pour exterminer sans merci tous les originaux dont ils découvraient les ravages. Jusqu'aux sauvages de Lorette et aux chasseurs de la Beauce qui se donnaient rendez-vous dans cette région des Squattock pour tuer et y faire une récolte de peaux à laquelle on a peine à croire aujourd'hui.

Les vieux d'aujourd'hui se rappellent qu'à la fin de

mars, on voyait descendre, par l'ancien chemin du lac Témiscouata, des charges de peaux d'orignal aussi hautes que des voitures de foin : on mettait la perche !

Quant aux restes de l'animal, quant à cette chair succulente devenue pour un temps aussi rare que celle du bison des prairies de l'Ouest, on l'abandonnait aux renards et aux corbeaux, comme on avait abandonné celle du bison aux coyottes.

Il est résulté de cette guerre à mort au roi de nos forêts, que depuis quarante ans à peu près, l'orignal avait complètement disparu, si ce n'est dans le haut des eaux de la Restigouche, dans les montagnes presque inaccessibles de la Gaspésie et dans l'Alliquast (Maine), où des lois sévères l'ont protégé et en ont permis la propagation.

Evidemment, les lois de chasse ne devaient pas exister alors dans la province de Québec, ou bien, on ne les observait pas plus qu'on ne les observe aujourd'hui.

Depuis trois ou quatre années, l'orignal reparait dans la vallée des Squatcock, où on le trouve en assez grand nombre.

Malheureusement, les colons et les trappeurs qui se sont habitués à croire que les lois de chasse sont faites



LE PREMIER COUP DE FEU (*)

pour s'en moquer, et qui ont contracté le goût du sang en assouvissant leur soif de carnage sur le chevreuil, ce gracieux ornement de nos forêts que la neige livre sans défense aucune aux braconniers, recommencent contre l'orignal le jeu d'autrefois. Dès que l'on suppose qu'un orignal a établi ses quartiers d'hiver quelque part, on ne se donne pas de repos que l'on n'ait parfaitement établi sa retraite, afin de le tuer sans coup férir aussitôt que la neige l'aura emprisonné et le mettra dans l'impossibilité de s'éloigner beaucoup de cette retraite.

Ces jours derniers encore, certains bouchers distribuaient de la viande d'orignal tués en février et mars dernier dans Témiscouata et la Région des Squatcock.

Le gouvernement de Québec, alarmé à bon droit, est décidé à sévir et à punir les délinquants afin de mettre un terme à cet état de choses ; espérons qu'il réussira, et que des mesures effectives seront prises au plus tôt, non pas seulement pour punir, mais surtout, pour empêcher de semer la mort et la désolation dans nos forêts et d'y détruire tout ce qui en fait l'ornement, la richesse et la vie.

UN CHASSEUR.

Québec, 1898.

(*) Espace entre les bois, 3 pieds 10 pouces ; Largeur du bois principal, 10 pouces ; Ouverture des cornes d'une pointe à l'autre, 6 pieds 10 pouces ; Longueur de chaque corne, 3 pieds.

UNE APPARITION

Croyez-vous aux apparitions ?

Moi, j'y ai cru une fois, j'ai été convaincu pendant quelque temps, que le monde invisible n'était invisible que pour ceux qui ne savent pas voir, comme dit Horace.

C'était en 1866 ; j'étais alors au collège de...

Une nuit d'automne, dans le grand dortoir faiblement éclairé par une lampe fumeuse, tout le monde dormait, excepté moi.

Depuis longtemps je me tournais et retournais sans pouvoir clore l'œil, brûlé que j'étais par une grande fièvre prise à la récréation du soir, dans une partie de barres, où j'avais couru et lutté comme un diable, ou plutôt comme un fou.

Malgré tout, j'allais peut-être enfin m'endormir, quand tout à coup je fus pris de douleurs lancinantes dans la poitrine. Bientôt ces douleurs devinrent très vives et, craignant quelque chose de grave, je m'habillai à la hâte et me dirigeai, à pas de loup, vers la chambre du pion, je veux dire vers l'antre du cerbère chargé de veiller sur le sommeil de tant... d'innocents, pour lui demander un palliatif quelconque.

Malheureusement, le pion venait de désertir son poste en tapinois.

Voulant à tout prix du soulagement, je me décidai, après un moment d'hésitation, à aller voir le directeur du collège, qui était probablement l'homme le moins abordable—à plus forte raison la nuit—que j'aie jamais rencontré.

Pour aller du dortoir à la chambre du directeur, il fallait franchir un long couloir. Malgré l'obscurité, je m'y engageai résolument et, le temps de le dire, j'étais au seuil du révérend.

Mais j'eus beau frapper à la porte du révérend, la porte du révérend resta fermée.

Le brave abbé dormait-il assez profondément pour ne pas m'entendre, ou bien simulait-il la surdité ? Il importe peu de le savoir.

Comme j'allais, découragé et de plus en plus souffrant, reprendre le chemin du dortoir, l'idée me vint d'aller m'adresser à mon professeur qui, lui, avait une humeur très égale, étant nuit et jour... furieux.

A part la crainte d'être éconduit *pede presto*, ce qu'il y avait alors d'embarrassant pour moi, c'est que j'ignorais où mon professeur avait son gîte.

Dans mon ahurissement, je résolus d'aller frapper à la première porte venue, et je me remis à marcher à tâtons.

Soudain je vis une porte entrebaillée, d'où sortait un mince filet de lumière.

Espérant qu'il y avait quelqu'un derrière cette porte je la poussai de la main.

O surprise indicible ! O terreur inénarrable ! Devant moi, à deux pas, j'aperçus, vis-à-vis d'une fenêtre vaguement éclairée par la lune, un long cercueil noir recouvert d'un drap blanc, et sur ce drap blanc un bénitier où trempait un petit rameau.

A cette apparition, je ne pus retenir un cri, je sentis mes jambes fléchir, mes dents s'entrechoquèrent, et puis... je ne vis plus rien...

Le lendemain, je m'éveillai à l'infirmerie, entouré de plusieurs camarades, qui me fixaient avec des yeux où se trahissaient de l'émotion et de la tristesse.

Ces bons copains—hélas ! combien de ceux-là sont partis pour le voyage sans retour !—ces bons copains m'apprirent que j'avais été trouvé mourant par le portier, qui avait été réveillé par un grand cri, et que je devais avoir eu une attaque d'épilepsie. Je leur racontai ce que j'avais vu. Mais j'eus beau leur jurer que tout ce que je leur racontais était absolument vrai, ils ne purent s'empêcher de me rire au nez.

Je me remis promptement du choc nerveux qui m'avait terrassé ; mais longtemps après l'horrible vision que j'avais eue, il m'arriva souvent de m'éveiller en sursaut, la nuit, m'imaginant voir autour de mon lit plusieurs cercueils recouverts de draps blancs.

Il y a bien longtemps que cette aventure m'est arrivée, et rien que de vous l'avoir racontée, je me sens tout ému.

—Quel cauchemar affreux la fièvre vous avait donné au dortoir, avez-vous envie de me dire, mes chers lecteurs !

—Pas du tout, messieurs, les sceptiques.

Le cercueil—les ténèbres donnent parfois aux objets des formes si fantastiques et si trompeuses !—n'était rien autre chose que deux poêles mis bout à bout, pour être polis. Le drap—j'allais encore dire blanc—était celui d'un écolier malchanceux que l'on faisait sécher. Pas l'écolier, le drap. Le bénitier était une soucoupe, le rameau une petite branche de sapin, dont on s'était servi pour délayer dans la soucoupe la plombagine destinée aux poêles.

Et nunc erudimini

LE ROI ET LE COURTISAN

“ Quelle heure ? demandait Louis quatorze.—Sire, Il est l'heure qu'il plaît à Votre Majesté.”
Voilà comment les rois savaient la vérité,
Et comme on pouvait la leur dire.

DUCHAPT.



LE PALAIS ROYAL A MADRID CAPITALE DE L'ESPAGNE

A MON AMI

M. LE DR A.-A. BERNARD, SUR LA MORT DE SON ÉPOUSE

*Mon Dieu, que votre main est terrible en ses coups !
 Quand donc, mon Dieu, quand donc s'éteindront vos cour-
 Ni larmes, ni douleurs, enfants de la souffrance, [roux ?
 Ne peuvent de la mort éloigner la sentence ;
 La mère anéantie et le cœur déchiré
 Doit de ses chers enfants fuir le dépôt sacré ;
 L'épouse moissonnée à la fleur de son âge
 S'éteint au sein des pleurs qui voilent d'un nuage
 Les yeux d'un tendre époux succombant de soupirs.
 Hélas ! En un seul jour, que de souffrants martyrs !...
 Ami, console-toi, crois en la sainte flamme
 Qui d'une épouse aimée a su recueillir l'âme.
 Les cieux se sont ouverts ; sur un trône brillant
 Vois pour toi reflévir son souris bienveillant.
 Déjà sa main prépare une douce couronne,
 Que des anges, vos fils, offrent à la Madone
 Pour décorer ton front, pendant l'éternité.
 Ami, repose-toi sur le Dieu de bonté.*

J. de Lévis

UNE RELIQUE

Du haut de la terrasse Dufferin, à Québec, le regard voit briller au loin, sur la rive opposée, à quelques milles en aval, un gracieux clocher à lanternes recouvert en fer-blanc.

C'est celui de la petite église paroissiale de Saint-Joseph de Lévis, pittoresquement assise sur cette pointe de terre qui s'avance dans le fleuve, en face de la chute de Montmorency, vis-à-vis l'extrémité sud-ouest de l'île d'Orléans.

De ce point, le chemin public monte graduellement vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il atteigne une élévation où se dressait, il y a quelques années, une élégante colonne d'ordre ionique, surmontée d'une croix dorée.

Cela s'appelait le "Monument de Tempérance".

Là, le soir, en plein air, se faisaient les neuvaines en temps d'épidémie, les exercices du mois de Marie ; et, quand arrivait la Fête-Dieu, c'était au pied de cette colonne que se construisait le reposoir où aboutissait la procession du Saint-Sacrement.

On y arrivait par un monumental escalier.

Or, à deux pas de cet endroit, à gauche, il y a une fourche de chemins qui fut autrefois célèbre.

Qu'on me permette de raconter à quelle occasion.

En 1849, année où je suivais les exercices préparatoires à la première communion dans l'église de Saint-Joseph de Lévis, je fus témoin d'un événement bien étrange.

Un beau matin, deux fossoyeurs — un nommé Bourassa et un nommé Samson, si je ne me trompe — étaient occupés à creuser une fosse dans la partie est du cimetière, lequel, comme dans toutes les campagnes canadiennes, était alors contigu à l'église.

Tout à coup, une des bêches grinça sur quelque chose de métallique.

Qu'était-ce ?

On creuse, on bouleverse, on déblaie, et finalement on exhume une affreuse cage en fer, ayant exactement la forme d'une horrible ébauche humaine.

Bien qu'elle parût avoir été enfouie là depuis nombre d'années, la lugubre machine était parfaitement conservée.

Je crois la voir encore.

A peine si la rouille avait entamé les solides bandes de gros feuillard et les cercles de fer forgé dont elle se composait.

Ces bandes et ces cercles, fortement liés ensemble par de puissants rivets, se tordaient, s'enroulaient, s'entre-croisaient et se nouaient avec art, en suivant, à la façon des membrures d'un navire, tous les contours des jambes, des bras, du torse et de la tête de ce qui avait dû être un corps humain.

Le tout se complétait par de forts anneaux entourant les chevilles, les genoux, les poignets, les coudes, le cou et la taille.

Sur le sommet de la tête, un gros crochet à base

pivotante avait dû servir à suspendre ce singulier cercueil.

Car c'était bien un cercueil, à n'en pas douter, puisqu'il contenait encore quelques ossements.

Et son ensemble indiquait celui d'une femme ; — celui d'une femme remarquable de formes, si je me rappelle bien.

D'où venait cette funèbre relique ?

Quel mystère était renfermé dans ce sinistre réseau de fer ?

Les traditions populaires conservées par les plus vieux habitants de l'endroit ne tardèrent pas à résoudre le problème.

On avait là, sous les yeux, un sombre témoin de la barbarie d'un autre âge, le dernier vestige d'un terrible drame judiciaire passé à l'état de légende dans les souvenirs du peuple.

Nous avions là, sous la main, une chose autrefois lugubrement célèbre, et au sujet de laquelle avaient couru les rumeurs les plus fantastiques, un objet qui avait, durant des années, jeté l'épouvante dans bien des esprits, fait le cauchemar de bien des consciences, et qui avait passé pour avoir été enlevé par le diable et entraîné avec son horrible contenu dans les profondeurs infernales.

Cette trouvaille ôtait un peu de coloris à la légende, mais en revanche fournissait une jolie matière aux investigations des historiens et des archéologues.

Leurs recherches remontèrent au siècle précédent ; et, grâce aux traditions appuyées de certains documents recueillis par-ci par-là, voici ce qu'ils exhumèrent de l'oubli.

Juste cent ans avant la date mentionnée plus haut — c'est-à-dire en 1749 — par une radieuse journée de printemps, le petit village de Saint-Valliers, situé à quelque vingt milles plus bas que celui de Saint-Joseph de Lévis, était en liesse.

Une foule joyeuse, en habits des dimanches, se pressait aux abords de l'église paroissiale, riant, causant et plaisantant, au son argentin d'une cloche tout récemment importée de France, et qui pour la première fois, conviait les fidèles à une messe de mariage.

Toute la population du Fort — pour employer une expression locale — semblait disposée à pavoiser les maisons et à semer de fleurs le perron de l'église que gravissait en ce moment au bras de son père, la belle des belles de dix paroisses à la ronde, la timide et rougissante fiancée, Marie-Josette Corriveau.

Plus d'un regard envieux saluait le jeune fermier à figure martiale qui, lui aussi, le bras appuyé sur celui de son père, entraînait en même temps dans la petite église, heureux vainqueur dans une lutte où les plus beaux et les plus riches jeunes gens du district lui avaient disputé la palme.

Mais lui-même était riche et beau ; et, du reste, il acceptait si modestement son triomphe que chacun lui pardonnait son bonheur.

Son bonheur !... durant onze ans, un seul nuage sembla en altérer la sérénité.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans les ménages canadiens en général si féconds, le jeune couple vécut seul et les petites têtes roses et blondes manquèrent à son foyer.

Que se passa-t-il d'étrange entre ces deux époux solitaires ? Nul ne l'a jamais su.

Un bon matin, les voisins, surpris, virent arriver la jeune femme, échevelée, hors d'elle-même et paraissant frappée de terreur.

Elle raconta en sanglotant qu'elle venait de trouver son mari mort dans son lit.

Le défunt était populaire ; il fut sincèrement regretté, et chacun manifesta les plus vives sympathies à la jeune veuve.

La douleur de celle-ci parut si naturelle que nul soupçon ne se fit jour dans l'esprit de personne.

Pourtant, quand on la vit, avec un jeune homme du nom de Louis Dodier, convoler en secondes noces, trois mois seulement après la mort de son premier mari, cela fit jaser.

On surveilla le nouveau couple.

Mais trois ans s'étant écoulés sans que rien de suspect ne fût venu les confirmer, tous les soupçons savaient fini par s'effacer les uns après les autres, lorsque, le

matin du 27 janvier 1763, on trouva le corps de Louis Dodier, dans son écurie, presque sous les pieds de son cheval, le crâne fracassé par ce qui parut d'abord être les crampons de l'animal.

Cette fois la justice informa.

Une enquête régulière démontra que le malheureux n'avait pas été frappé par les crampons d'un cheval, mais par une fourche de fer, qui fut retrouvée près de là encore toute maculée de sang.

On exhuma le corps du premier mari, et l'on constata que sa mort avait dû être causée par du plomb fondu qui lui aurait été versé dans les oreilles, — pendant le sommeil sans doute.

De nouvelles circonstances suspectes s'enchaînèrent les unes aux autres, et bientôt — pour le meurtre de Dodier au moins — les preuves s'accumulèrent tellement écrasantes contre la veuve, que personne n'eut plus l'ombre d'un doute sur sa culpabilité.

Le procès eut lieu devant une cour martiale, le seul tribunal qui existât alors dans le pays, lequel avait été cédé à l'Angleterre quelques jours seulement après le crime.

Un point à remarquer, c'est que l'accusée fut jugée au nom du roi d'Angleterre pour un crime commis sur un territoire français, et — suivant l'expression technique — contre "la couronne et la dignité du roi de France".

Les preuves, bien que circonstanciées, furent concluantes.

Le témoignage d'une jeune fille du nom d'Isabelle Sylvain porta surtout la conviction dans l'esprit du tribunal, qui se préparait à prononcer la sentence de mort, lorsqu'un incident du plus haut dramatique se produisit.

Un vieillard à cheveux blancs s'était levé dans l'auditoire et s'avançait vers les juges.

— Arrêtez, messieurs ! dit-il d'une voix brisée par l'émotion. Ne condamnez pas une innocente. C'est moi qui ai tué Louis Dodier.

Et le vieillard, fondant en sanglots, s'agenouilla en ajoutant :

— Je suis seul coupable ; faites de moi ce que vous voudrez.

C'était le père de l'accusée, Joseph Corriveau, qui, fou de douleur en ne voyant aucun autre moyen de sauver la tête de sa fille qu'il adorait, venait de se sacrifier pour elle.

On conçoit l'effet de cette scène.

La personne qui parut le moins émue fut la coupable elle-même ; elle accepta froidement le sacrifice de son père, et laissa sans protester tomber la sentence suprême sur la tête de ce martyr de l'affection paternelle.

Voici le texte authentique du jugement qui fut rendu dans cette cause célèbre.

Il est extrait d'un document militaire, propriété de la famille Nearn, de la Malbaie.

C'est à M. Aubert de Gaspé qu'on en doit la découverte :

QUÉBEC, 10 avril 1763.

Ordre général.

La Cour Martiale, présidée par le lieutenant-colonel Morris, ayant entendu le procès de M. Joseph Corriveau et de Marie-Joséphite Corriveau, Canadiens, accusés du meurtre de Louis Dodier, et le procès d'Isabelle Sylvain, Canadienne, accusée de parjure dans la même cause, le gouverneur ratifie et confirme les sentences suivantes : Joseph Corriveau, ayant été trouvé coupable du crime imputé à sa charge, est en conséquence condamné à être pendu.

La Cour est aussi d'opinion que Marie-Joséphite Corriveau, sa fille, veuve de feu Dodier, est coupable de complicité au dit meurtre avant le fait, et la condamne en conséquence à recevoir soixante coups de fouet à neuf lanières, sur le dos nu, à trois lieux différents, savoir : sous l'échafaud, sur la place du marché de Québec, et dans la paroisse de Saint-Vallier, vingt coups à chaque endroit, et à être marquée à la main gauche de la lettre M, avec un fer rouge.

La Cour condamne aussi Isabelle Sylvain à recevoir soixante coups de fouet à neuf lanières sur le dos nu, de la même manière, aux mêmes endroits et en même temps que la dite Josephite Corriveau, et à être marquée de la même façon de la lettre P, à la main gauche.

L'aveu inattendu du vieillard avait naturellement détruit le témoignage de la pauvre fille.



MARIE-CHRISTINE.—REINE-RÉGENTE D'ESPAGNE

Ses déclarations furent attribuées à des motifs de haine contre l'accusée.

Elle fut déclarée coupable de parjure, et condamnée en conséquence.

Quant à Joseph Corriveau, courbé sous le poids de l'âge moins encre que sous le fardeau d'infamie dont il venait de se charger volontairement, il s'achemina vers la prison, à côté de sa fille, qui, affolée par la joie d'avoir échappé à l'échafaud, ne daigna pas même lui jeter un regard de pitié et de reconnaissance.

Le supérieur des jésuites, à Québec, était alors un révérend père du nom de Clapion.

Ce fut lui qu'on appela auprès du condamné à mort.

Après avoir reçu la confession du vieillard, le prêtre lui fit comprendre que, en supposant même qu'il eût le droit de sacrifier sa vie et de frustrer les fins de la justice, sa conscience ne lui permettait pas de faire punir et déshonorer une pauvre jeune fille pour un crime qu'elle n'avait pas commis.

L'héroïque vieillard était chrétien ; il aurait volontiers marché à l'échafaud pour sauver sa fille, mais il ne pouvait pas sacrifier son âme.

La vérité fut révélée aux autorités, et l'on fut d'autant plus implacable pour la meurtrière, qu'elle avait lâchement consenti à voir son vieux père subir le dernier supplice pour un forfait dont elle était seule coupable.

Un nouveau procès eut lieu, et voici le texte du jugement ; il est puisé aux mêmes sources que le document qui précède :

QUÉBEC, 15 avril 1763.

Ordre général.

La Cour Martiale, présidée par le lieutenant-général Morris, est dissoute.

La Cour Martiale générale, ayant fait le procès de

Marie-Joseph Corriveau, accusé du meurtre de son mari Dodier, l'a trouvée coupable. Le gouverneur (Murray) ratifie et confirme la sentence suivante : — Marie-Joseph Corriveau sera mise à mort pour ce crime, et son corps sera enchaîné et suspendu à l'endroit que le gouverneur croira devoir désigner.

Signé, THOMAS MILLS.

La Corriveau — pour me servir du nom que lui a consacré la tradition — a passé longtemps pour avoir été enfermée vivante dans la fameuse cage de fer, et plusieurs personnes sont encore sous l'impression qu'elle y est morte de faim.

C'est une erreur.

Elle fut d'abord exécutée en la manière ordinaire, c'est-à-dire pendue sur les plaines d'Abraham, illustrées trois ans auparavant par la célèbre bataille qui conquit à Georges II mourant, un territoire plus grand que l'Europe entière.

Après l'exécution, on forgea sur le cadavre de la suppliciée cette singulière enveloppe, et l'on suspendit le tout au bras d'un immense gibet qu'on éleva sur les hauteurs de Lévis, au carrefour dont j'ai parlé plus haut.

On conçoit quel sujet de terreur cette effrayante exhibition fut pour les habitants du lieu et pour les passants.

Ce cadavre encerclé de fer, que les oiseaux de proie et de nuit venaient déchiqueter, qui tendait lamentablement ses bras fantastiques à tous les horizons, et qui se balançait au vent en grinçant à son crochet rouillé, fut bientôt le sujet de mille légendes plus ou moins noires.

La Corriveau descendait la nuit de sa potence et poursuivait les voyageurs attardés.

Quand l'obscurité était bien opaque, elle s'enfonçait dans le cimetière, et, vampire bardé de fer, elle assouvissait ses horribles appétits à même les tombes nouvellement fermées.

Chaque dépouille de trépassé mort sans sacrements lui revenait de droit.

Toutes les portes se verrouillaient au soleil couchant.

Et, s'il arrivait qu'il prit fantaisie au spectre de s'arrêter un instant sur la route, le sol qu'il touchait devenait maudit, et les accidents de toutes sortes s'y multipliaient, jusqu'à ce que la bénédiction d'un prêtre vint conjurer le maléfice.

Sous le gibet, l'herbe était toujours brûlée jusqu'à la racine.

Les âmes en peine s'y donnaient rendez-vous, et des macabres diaboliques y déroulaient parfois d'interminables sarabandes.

Plusieurs personnes dignes de foi y avaient vu de grandes bêtes noires s'allonger, s'allonger, jusqu'à ce qu'elles pussent chuchoter d'épouvantables secrets à l'oreille de la défunte.

C'étaient d'affreux loups-garous, qui, disait-on, la demandaient en mariage.

D'autres fois — toujours dans les croyances populaires — les samedis surtout, à minuit sonnant, la potence cessait de grincer, et l'on voyait glisser lourdement dans la nuit sombre je ne sais quel fantôme formidable qui s'avancait lentement du côté de la grève, en rendant à chaque pas comme un cliquetis sinistre de chaînes et de ferrailles.

Alors ceux qui veillaient encore se signaient en tremblant et s'agenouillaient pour balbutier un *Dé profundis*.

C'était la Corriveau qui allait faire le sabbat en compagnie des sorciers de l'île d'Orléans.

Au point du jour, elle regagnait son poste, et le gibet recommençait ses lugubres grincements.

Cela ne pouvait pas durer toujours.

Un matin, la Corriveau ne reparut pas.

On vit là du merveilleux, comme toujours.

Le bruit se répandit que l'horrible machine avait été enlevée par le diable.

On remarqua même une vague odeur de soufre dans l'atmosphère.

Le vrai, le voici :

La Corriveau n'était pas seulement un sujet de consternation pour le voisinage ; c'était encore un épouvantail pour les étrangers.

Les habitants de Saint-Michel, de Saint-Charles, de Saint-Gervais et des autres paroisses du bas du fleuve n'osaient plus passer à la Pointe-Lévi, et venaient par eau porter leurs denrées et faire leurs achats à Québec.

Cela causait un tort considérable aux petits commerçants et aux aubergistes de l'endroit.

L'intérêt avait eu raison de la peur.

Quelques hardis gaillards, moins superstitieux que le reste de la population, avaient nuitamment détaché la cage de la potence, et l'avaient enfouie avec son contenu le long du mur d'enceinte du cimetière, dans un petit espace réservé aux suppliciés et aux noyés inconnus.

Comme de juste, la chose avait été tenue secrète à cause des autorités.

En 1830, lorsqu'on reconstruisit l'église paroissiale détruite par un incendie, le cimetière fut agrandi de ce côté, et c'est ce qui explique la présence de l'étrange relique dans l'intérieur de l'enceinte consacrée.

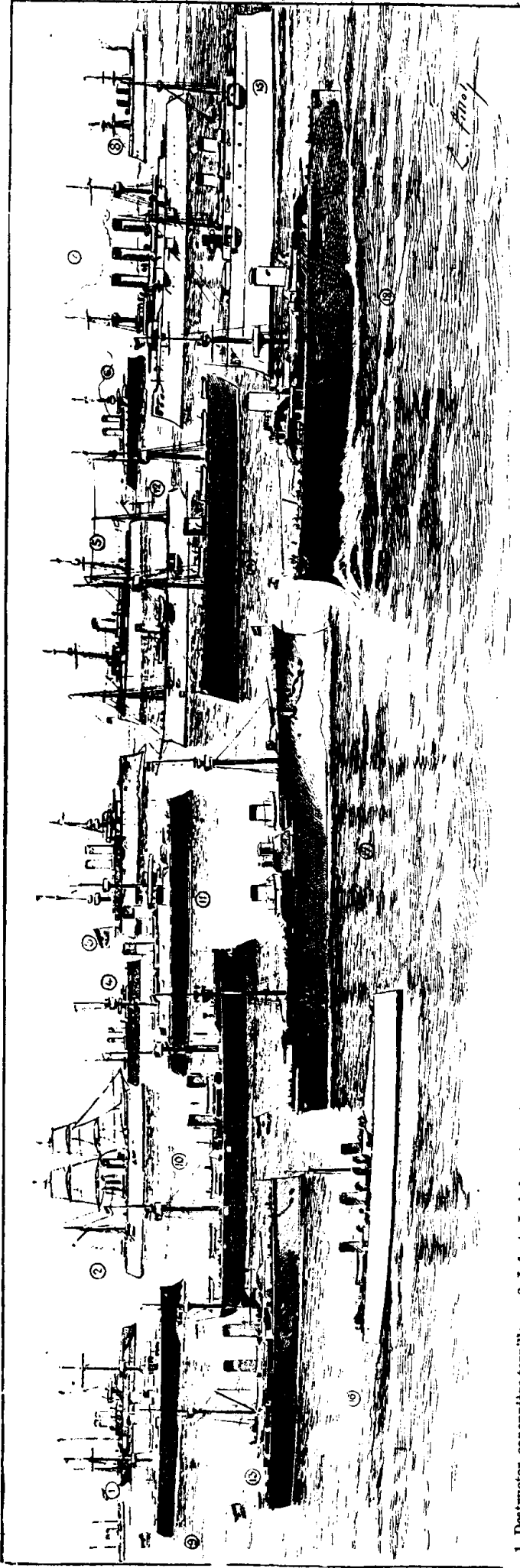
Tout naturellement, la presse étant inconnue à l'époque de ces singuliers événements, la rumeur publique en avait grossi considérablement les proportions.

Ce ne fut bientôt plus deux individus seulement que la Corriveau avait assassinés.

Les maris augmentèrent si bien en nombre, que, lorsque la cage fut exhumée sous mes yeux en 1849, je me rappelle en avoir entendu compter et nommer bel et bien sept ou huit, avec force détails quant à leur âge, leur caractère, leur profession, et surtout quant aux circonstances tout particulièrement tragiques qui avaient accompagné leur décès.

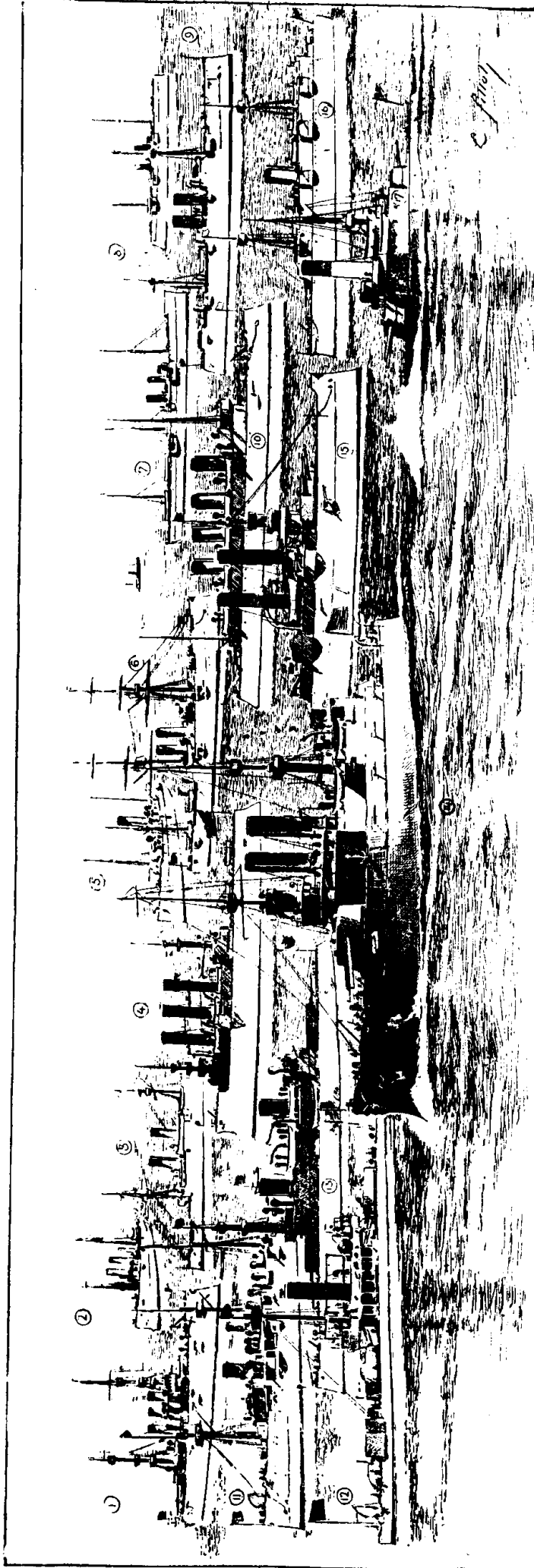
On s'imagine l'affluence des visiteurs attirés par cette curieuse découverte.

Cela dura une couple de semaines.



1. Destructor, canonnière-torpilleur.—2. Infanta-Isabel, croiseur de 2e classe.—3. Cardinal Cisneros, cuirassé de 2e classe.—4. Maria de Molina, canonnière-torpilleur.—5. Isla de Cuba, croiseur protégé de 2e classe.—6. Alphonse XIII, croiseur de 1re classe.—7. Emperador Carlos V, croiseur de 1re classe.—8. Reina Mercedes, croiseur.—9. Lepanto, croiseur de 1re classe.—10. Victoria, cuirassé de 2e classe.—11. Almirante Oquendo, cuirassé de 2e classe.—12. Isla de Lugon, croiseur de 1re classe.—13. Visaya, cuirassé de 2e classe.—14. Numancia, cuirassé de 2e classe.—15. Princesse des Asturies, cuirassé de 2e classe.—16. Juron, torpilleur de haute-mer.—17. Pelaya, cuirassé de 1er rang.—18. Cristóbal Colon, croiseur de 1er rang.

LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — La flotte espagnole



1. New-York, croiseur cuirassé.—2. Marblehead, croiseur.—3. Boston, croiseur protégé.—4. Brooklyn, croiseur cuirassé.—5. Vesuvius, dynamiteur.—6. Maryland.—7. San Francisco, croiseur protégé.—8. Cincinnati, croiseur protégé.—9. Baltimore, croiseur protégé.—10. Columbia, croiseur protégé.—11. Philadelphia, croiseur protégé.—12. Miantonomoh, croiseur cuirassé.—13. Indiana, cuirassé de 1re classe.—14. Alabama, cuirassé de 2e classe.—15. Iowa, cuirassé de 1re classe.—16. Chicago, croiseur protégé.—17. Montetrey, garde-côtes.

LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — La flotte américaine



LA CATASTROPHE DES PECHERS DE PHOQUES A TERRENEUVE

Mais, un beau matin, on s'aperçut que la cage de la Corriveau, tenue sous clef, cependant, dans le sous-sol de la sacristie, était de nouveau disparu.

Le diable l'avait encore une fois enlevée.

Mais le diable, cette fois, s'appelait P.-T. Barnum.

Maintenant ceux qui visitent le *Boston Museum* peuvent apercevoir, dans un recoin peu fréquenté du public, une vitrine oblongue placée verticalement, où se trouve entassée en désordre, une masse de vieilles ferrailles brisées, tordues, enchevêtrées, rongées par la rouille et le feu.

Sur la partie supérieure de l'encadrement, une petite pancarte porte cette inscription :

From Quebec.

C'est tout ce qui reste de la fameuse Cage de la Corriveau.

Saint-Frichette

MONSIEUR BÉGIN

(Voir gravure)

S. E. le cardinal Taschereau venait de descendre dans la tombe ; l'Eglise de Québec pleurait son premier pasteur, elle attendait celui qui devait la consoler, continuer à la conduire par les sentiers ardu du bien, du beau, de la vérité.

Un prélat, distingué par la science autant que par la vertu, avait été donné à l'Eminentissime cardinal, et devait recueillir sa lourde succession : la direction des âmes.

C'est le vingt avril, à sept heures du soir, que S. G. Mgr Bégin prit possession du diocèse et de la cathédrale, devant un nombre considérable d'évêques, de prêtres, de laïcs qui, en ce moment même, lui firent hommage.

Mgr Bégin, Louis-Nazaire, est né à la Pointe-Lévis le 10 janvier 1840 ; il fit ses humanités au séminaire de Québec, conquit à Rome le titre de docteur en théologie de l'Université Grégorienne, devint professeur à l'Université Laval et y enseigna la théologie dogmatique et l'histoire avec grand talent.

Le 28 octobre 1888, il était sacré évêque de Chicoutimi ; le 22 décembre 1891, était nommé archevêque de Cyrène et coadjuteur de S. E. le cardinal Taschereau,

et devenait administrateur du diocèse le 3 septembre 1894.

Mgr Bégin a écrit plusieurs ouvrages d'apologétique chrétienne dont quelques-uns ont eu l'honneur d'une traduction en anglais.

Quoique doux et bon par nature, le nouveau titulaire de Québec sait montrer une très grande fermeté : c'est lorsqu'il s'agit de défendre les principes, les intérêts de l'Eglise. En cette matière, il ne transige pas : mais sa mansuétude, sa persuasion, amènent ses contradicteurs à l'écouter.

Il s'intéresse tout particulièrement à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse, et ses principes et ses doctrines à ce sujet ont mérité l'approbation du Saint-Siège.

Nous nous joignons à toute la presse du Canada pour offrir à Mgr Bégin l'hommage de notre filiale et respectueuse affection, de notre plus profond respect. Et nous lui répétons avec bonheur le souhait de nos pères en pareilles circonstances :

Ad multos annos !

FIRMIN PICARD.

LA GUERRE

La médiation du Saint-Père n'ayant eu aucun résultat, les flottes d'Amérique et d'Espagne ont été immédiatement organisées.

Quand ces lignes (écrites le 29 avril) auront paru, peut-être un combat naval aura-t-il été livré déjà, les dépêches annonçant ce midi que les deux ennemis sont face à face, avec grande infériorité numérique du côté Espagnol.

Nous publions, dans notre numéro de ce jour, une vue des deux flottes, ainsi que le portrait de la reine d'Espagne, Marie-Christine, veuve d'Alphonse XII, née en 1858 ; le palais des rois à Madrid, l'un des plus beaux d'Europe, quoique l'Escorial, à vingt-cinq milles environ de Madrid, lui soit de beaucoup supérieur.

LE GRAND REPOS

Deux des nobles amis et protecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont été rappelés là-haut : notre douleur est grande à la pensée de leur départ, mais nous osons espérer qu'il leur a été fait miséricorde.

Le 23 avril dernier, c'était M. N.-H. Bourgoïn, avocat distingué qui succombait subitement à une

syncope du cœur. Il était âgé de soixante-deux ans. Il était juste, sévère même ; mais sa grande charité (cette vraie bonté du cœur) tempérait cette sévérité.

Le 28 avril, vers huit heures du matin, mourait Mme Mathieu, épouse de S. H. le juge M. Mathieu.

Femme d'esprit, douée d'un grand jugement, douce, aimable, charitable, pieuse, elle s'était acquis l'amitié, le dévouement, le respect de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Elle aimait le MONDE ILLUSTRÉ, chacun de ses écrivains ; avec quel sourire aimable elle nous accueillait, disant : " Voici notre Firmin qui nous arrive ! "

Pour chacune de ces familles si durement éprouvées, n'est-ce pas une véritable consolation que d'entendre les louanges de leurs bien aimés disparus ?

Nous ne les oublierons pas : que le Bon Dieu les récompense du bien qu'ils ont fait, et leur donne le Grand Repos—son éternité d'amour !

FIRMIN PICARD.

LA MAISON QUE JE QUITTE

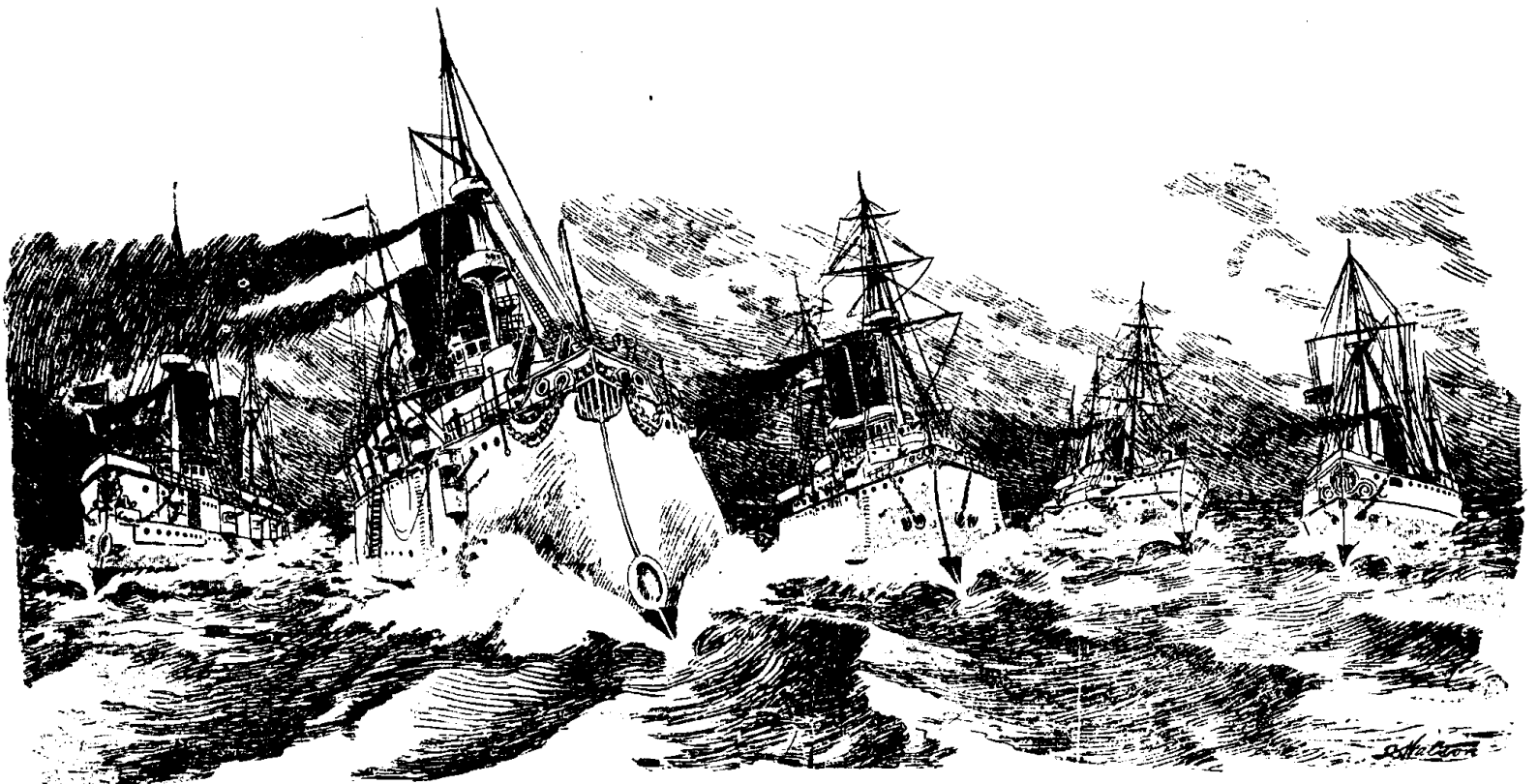
Depuis deux heures, les voitures sont remplies de meubles, de valises, de caisses de toutes dimensions, de tapis, de paquets nombreux, tous plus ou moins lourds, plus ou moins fragiles, entassés les uns sur les autres.

Des hommes vigoureux et forts, rompus au métier, escaladent les longs escaliers, les descendent, lourdement chargés, puis remontent pour redescendre comme la première fois, et ainsi plusieurs fois consécutives, et cela, au milieu d'un silence morne, épouvantable dans cette maison déjà presque vide, déjà si triste...

De ma chambre, où il ne reste plus une chaise, plus un livre même, plus un papier, je regarde par la fenêtre charger les grandes voitures. Cette vue, ce silence, le vide de cette chambre, tout cela m'impressionne si profondément, que je me sens tout triste, singulièrement triste.

Que voulez-vous ? cette maison, cette chambrette, ce sont déjà de vieilles amies pour moi, des amies de ma jeunesse, de mes longues rêveries, de mes premières pensées et après plusieurs années il me faut les quitter, et avec elles, tous les tendres ou douloureux souvenirs qu'elles contiennent pour moi, toutes les impressions, toutes les joies, même les sincères tristesses que j'y ai ressenties !

Il y a quelque chose d'étrangement douloureux dans



Raleigh

Olympia

Boston

Petrel

Concord

MARCHE DE L'ESCADRE AMÉRICAINE DE L'EXTRÊME-ORIENT SUR LES PHILIPPINES

ces adieux à ces êtres inanimés qui conservent avec une discrétion si entièrement religieuse tant de réminiscences dont elles furent témoins. Cette fenêtre près de laquelle j'ai rêvé bien souvent à l'heure où les derniers rayons du soleil empourprant les épais nuages, se perdaient lentement derrière les sommets dentelés de la montagne.

J'y regarde aujourd'hui, mais avec cette mélancolie douloureuse que l'on éprouve en regardant pour une dernière fois une ancienne amie.

Tout dans cette chambre est pour mon âme une source de tristesse et de regrets. Il me semble y voir réunis tous ces vieux compagnons qui y sont venus si souvent et dont quelques-uns, hélas ! sont maintenant partis pour l'au-delà !

Je revois passer devant ma mémoire cette longue série d'heures joyeuses, de soirées heureuses, dont ces murs furent témoins, de même aussi que ces moments de douleurs sacrées, sincèrement profondes, dont j'ai eu à supporter l'épreuve.

Tout ce long cortège d'un passé de jeunesse défile religieusement devant mon esprit, en ce moment où je dois dire adieu à cette maison, véritable écrin de souvenirs précieux.

L'heure avance, et il ne reste plus dans cette maison que la solitude, le silence, que troublent encore par intervalles les pas de ceux qui comme moi s'apprentent à regagner le nouveau logis, cet inconnu, qui sera pour nous... que sais-je ?... mais qui cependant me rassure moins que le passé ; ce passé, je l'ai connu, je sais ce qu'il fut, je sais bien qu'il fut triste quelquefois, parfois même douloureux, mais je sais aussi qu'il eut des joies, des tendresses... tandis que cet autre logis... c'est l'avenir !—c'est l'Inconnu !...

Qu'importe ! C'est là, la loi de la vie ! c'est l'éternelle histoire : toute affection est exposée à une séparation, plus ou moins prochaine, mais certaine, inévitable. Et, d'ailleurs, de toutes les séparations, celle qui nous éloigne de ces êtres inanimés au milieu de ses tristesses conserve encore une lueur de consolation : la certitude que nous avons de leur discrétion. Aussi en me séparant de ces amies, je songe que malgré l'affection qu'elle pourront faire naître chez d'autres, des inconnus, cette maison, cette chambre avec sa gaie fenêtre ne trahiront jamais la tendresse que je leur ai vouée, pas plus que les secrets que le souvenir y a amoncelés : car, voyez-vous, ces amies... ne parlent pas !

Ribou

LES PÊCHEURS DE PHOQUES

Un désastre épouvantable s'est produit, le 21 mars dernier, et a plongé dans la désolation nombre de familles de pêcheurs de Terre-Neuve.

Le navire de pêche au phoque le *Groënland* était parti à la pêche emportant un équipage nombreux. Ces malheureux furent surpris par une tempête de neige qui disloqua les glaces ; des cinquante-quatre hommes envoyés sur un champ de glace, six seulement furent sauvés.

Le navire rentra à Saint-Jean-de-Terre-Neuve avec vingt-cinq cadavres, en ayant dû abandonner vingt-trois.

N'y aurait-il pas lieu d'ouvrir une souscription publique, dans ces cas, afin de procurer un peu de pain aux pauvres veuves, aux petits orphelins ?...

BIBLIOGRAPHIE

Jacquine Vanesse, par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française.—Un volume in-16, broché, 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris).

Toutes les belles et rares qualités qui distinguent l'œuvre de M. Cherbuliez, le lecteur les trouvera réunies dans *Jacquine Vanesse*.

M. Cherbuliez n'a rien écrit de plus profond, de plus vivant, ni d'un art plus savant.

On ne saurait caractériser d'un trait plus sûr les personnages qui s'agitent autour de Mme de Sauvigny, cette charmante femme, la droiture et la bonté mêmes, qui a juré de guérir une jeune fille révoltée de son dégoût pour la vie, de sauver du naufrage une existence désespérée.

De quelle plume alerte, les petits intérêts, les ambitions vulgaires, qui forment le drame de ce roman, nous sont contés et dépeints par l'auteur, qui se montre psychologue non moins pénétrant que moraliste exercé.

Et c'est un attrait de plus de voir courir parmi toutes ces intrigues une philosophie de la vie un peu désabusée, mais pourtant généreuse dans son ironie même et, après tout, très conforme à la réalité puisque la vie, qui restera toujours une énigme, ne saurait être toujours une histoire qui finit bien.

Le Monde Moderne.—Fort intéressant, comme toujours, le numéro du mois d'avril du *Monde Moderne*. Cette publication s'est fait une superbe place dans le monde du journalisme : mais aussi, que tout y est donc soigné ! Articles signés de noms aimés, faits légendaires ou historiques supérieurement écrits, gravures d'un fini d'exécution faisant rêver, tout y est joli, tout y est attrayant. Lisez dans ce numéro d'avril, le conte du "Chêne de Quillacq", de G. Beaume ; si vous aimez l'étude et l'art, voyez les renseignements donnés sur le grand peintre florentin du XIII^e siècle, le Giotto, dont le *MONDE ILLUSTRÉ* a publié naguère la Fuite en Egypte.

Et les descriptions du beau pays de France... tout est beau dans le numéro d'avril du *Monde Moderne*. Voir ailleurs l'annonce pour conditions d'abonnement.

BLUETTES

PROVERBES SUR LES FEMMES

Les proverbes sur le beau sexe ne manquent pas, les uns le louant, les autres le critiquant. Nous en donnons quelques-uns de différents pays :

Grèce.—L'amour est aveugle, mais le mariage a les yeux perçants.

—Au bout de trois jours, la pluie, un invité, une femme, sont les trois plus désagréables choses du monde.

Inde.—Si tu veux connaître la pureté de l'or, essaie-le à la pierre de touche ; la force d'un bœuf, charge-le ; le caractère d'un homme, écoute-le parler ; les pensées d'une femme, tu ne le pourras jamais.

—Une femme ressemble à son ombre ; suis-la, elle te fuira ; fuis-la, elle te suivra.

Arabie.—Consulte ta femme et fais à ta tête.

—Il vaut mieux avoir plusieurs femmes qu'une seule : quand elles se querellent, tu es en paix.

Chine.—La langue d'une femme est son épée : elle ne la laisse jamais rouiller.

France.—Battre sa femme ou un sac de farine est la même chose : le bon s'en va et le mauvais reste.

Allemagne.—Marie-toi avec une femme, mais pas avec sa figure.

—La femme, le poêle, doivent rester à la maison.

Danemark.—La femme est comme la mer : soumise à celui qui la brave, terrible à celui qui la craint.

—Mange ton poisson pendant qu'il est frais et marie ta fille pendant qu'elle est jeune.

Ecosse.—Bon homme, mauvaise femme ; bonne femme, mauvais homme.

Italie.—La femme est tout miel ou tout fiel. Le miel se change parfois en fiel, mais le fiel ne se change jamais en miel.

Espagne.—L'homme est le foyer, la femme le tison et le diable le soufflet.

—La femme et la mule sont plus faciles à conduire par la douceur que par la rigueur.

THÉÂTRES

PARC SOHMER

Tous les dimanches, le Parc Sohmer ouvre ses portes. Rien de plus agréable que d'y passer quelques heures de l'après-midi ou de la soirée. On a, en outre, l'agrément de belle musique, de représentations variées—ce qui ne peut qu'attirer les familles qui aiment à s'amuser convenablement.

THÉÂTRE FRANÇAIS

The Mask of Life, pièce due à la plume de John A. Stevens, l'un des meilleurs acteurs et auteurs dramatiques de nos jours, est jouée cette semaine au Théâtre Français.—L'action se passe en Russie et les caractères représentés sont intéressants et peints de main de maître.

L'intrigue de la pièce repose sur la bassesse commise par l'ami d'un chef nihiliste, qui essaie de détruire le bonheur de ce dernier en lui enlevant l'affection de sa femme et en le dénonçant au Czar. Le tout est entremêlé de scènes du plus bel effet.

Le programme du vaudeville est aussi ce qu'il y a de mieux ; de sorte que l'on va avoir des représentations admirables, cette semaine, au Théâtre Français.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Mon père n'est pas laid, encor qu'il soit tortu,
Et nous avons tous deux une mère commune ;
Plus on me presse, et plus j'ai de vertu
Pour charmer l'infortune.
Et quoique je sois libre et franc,
On me fait sur la terre
Une très rude guerre,
Les gens les plus humains s'abreuvent de mon sang.

QUESTION

Du temps de Jean sans Peur, quelle sonnerie de cloches appelait-on l'angélus du duc de Bourgogne ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N^o 728

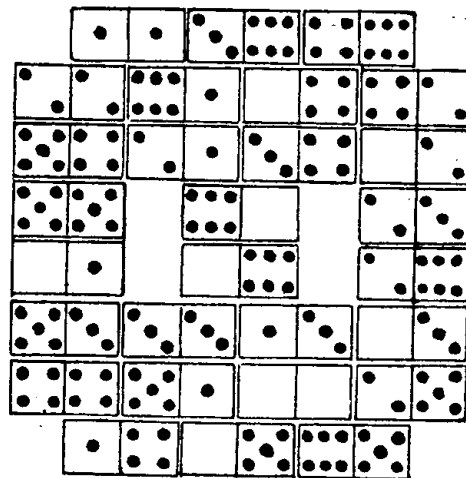
Histoire.—Christian II, le *Néron du Nord*, après avoir effectué par conquête la réunion de la Suède au Danemark, invita un jour les principaux personnages de la noblesse suédoise et plusieurs évêques, se saisit de quatre-vingts d'entre eux et leur fit couper la tête, sans se laisser émouvoir par les pleurs des parents des victimes. Il fit arrêter ensuite tous ceux que l'indignation avait attirés aux portes du palais, et c'est à ce massacre, qui coûta la vie à plus de six cents personnes, que l'histoire a consacré le surnom de *Bain de sang*.

Charade.—Four-mi.

Logogriphe.—Prose et rose.

Étymologie.—Miroir.

Dominos.—



Ont deviné.—Mlle Clara Chapdelaine, Globe Village, Mass ; Mlle Juliette Claire, Acton Vale ; M. Paul-Edouard Gagnon ; Mlle Joséphine Drouin ; Mlle Chayer, Montréal.

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas venu nous rendre visite ?

Hélène répondit :

—M. d'Alboize a pu se présenter aujourd'hui en notre absence.

—Ah ! je regrette bien de n'avoir pas été là... Mme Vernier se chargera de nous excuser.

L'entretien se prolongea pendant un quart d'heure encore, et Mariana s'appêta à prendre congé de ses parents.

—Je vous demande pardon, dit-elle, j'ai promis à Mme Silverstein d'assister à son five o'clock.

La comtesse douairière répondit :

—Vous êtes en excellents termes avec cette personne.

—Mais oui, son mari est plein d'attentions pour Paul, qui vient d'achever la décoration sculpturale de l'hôtel du Parc Monceau ; Mme Silverstein m'accable de protestations d'amitié... Ce sont des gens charmants.

—Ils donnent des fêtes splendides, répliqua Georges, qui avait assisté à l'une d'elles avec sa femme.

Le comte ajouta en hochant la tête et en souriant amèrement :

—Il est vrai que nous avons connu un autre financier, qui se montrait également très fastueux, ce qui ne l'a pas empêché de...

—A quoi bon rappeler ces souvenirs ? interrompit indulgemment Hélène.

Mariana poursuivit :

—M. Silverstein a raconté à mon mari comment ce Ronan-Guinec, car c'est à lui que vous faites allusion, n'est-ce pas ?—exerçait son métier... Ce garçon avait littéralement perdu la tête... Bon nombre de ses anciens clients sont revenus à Silverstein et ils ont pu panser leurs blessures ; c'est que celui-là est réellement un homme de tout premier ordre et que sa situation est inattaquable.

En prononçant ces mots, Mariana eut une idée aussi folle que diabolique, qui peut se traduire ainsi :

« Ce serait amusant si mon cousin de Kerlor s'embarquait dans une nouvelle galère, et cela grâce à moi... Non ! ce n'est pas possible, attendu que Silverstein ne lèvera jamais le pied... Du reste je l'espère bien. »

Mme Vernier embrassa ses cousines, voulut donner un dernier baiser à Fanfan et partit. Dans la rue, elle prit un fiacre et donna l'adresse de la rue de Téhéran.

Quand elle fut installée sur les humbles coussins de la voiture, Mme Vernier eut un geste de mauvaise humeur.

Ce véhicule était infect. Il conservait les empreintes, les odeurs, la poussière des voyageurs qui en avaient usé avant elle. Cela soulevait le cœur.

Mme Vernier s'exaspéra. Elle songeait que si elle avait eu plus de patience, si elle avait tenu tête à Carmen de Kerlor, quand celle-ci avait prétendu insolentement que Mariana ne pouvait épouser Georges, qui sait ce qui se serait produit ?

Il était certain, en tout état de cause, que Mlle de Penhoët ne fût pas entrée au château.

Le reste était-il donc si difficile à obtenir pour Mariana, qui connaissait l'esprit enthousiaste et l'imagination prompte à s'enflammer de son cousin de Kerlor.

Après la scène du braconnier, alors que Mariana avait cru réellement risquer sa vie pour préserver celle du jeune homme, celui-ci avait contracté une dette envers Mlle de Sainclair et il eût cherché à l'acquitter promptement.

A quelle aberration Mariana avait-elle cédé en quittant aussi précipitamment le château ?

Elle trépigna rageusement l'humble paillason de son véhicule. Elle eut plus que jamais la conviction qu'elle avait manqué sa vie. Sa pénétration avait été en défaut.

Elle s'était laissé jouer par Carmen, qui l'avait humiliée de la plus sanglante façon

Oh ! cette Carmen ! qui était responsable des premiers déboires de Mariana, quand donc serait-elle châtiée de son outrecuidance et de son insolent orgueil ?

C'était Carmen et Hélène que Mariana voulait atteindre ; certainement, si on lui avait imposé un choix entre ses deux victimes, c'est Hélène qu'elle aurait préférée, car celle-ci lui avait volé son bien, mais Carmen dans un autre ordre d'idées n'était-elle pas plus coupable ?

En somme, cette fille de rien, cette intrigante, cette Hélène de Penhoët, ne connaissait pas Mariana, tandis que Carmen de Kerlor savait que la vieille comtesse considérait Mlle de Sainclair comme son troisième enfant.

Mme Paul Vernier chercha ; plusieurs hypothèses se présentèrent à son esprit ; aucune ne lui parut mériter un sérieux examen.

Que s'était-il donc passé ?

XLVIII

EXASPÉRATION

En attendant, Mme Paul Vernier se morfondait dans cette voiture dont le cheval marchait avec une lenteur désespérante.

Sa mauvaise humeur était maintenant à l'adresse de son mari, qui n'avait pas encore trouvé le moyen d'offrir un équipage à sa femme.

A entendre Paul, quand il avait risqué sa première déclaration dans l'église Saint-Louis, il devait devenir tout de suite célèbre ; il aurait la réputation et la fortune ; il ferait de sa femme une des reines de Paris ; tout cela se traduisait aujourd'hui par des déceptions sans nombre, déceptions qui avaient lassé Mariana au point qu'elle avait pris la résolution de modifier radicalement sa vie, ainsi que nous allons bientôt le voir.

Mme Vernier, dont la patience n'était pas la vertu dominante, avait fini par s'exaspérer. Elle avait jeté un regard de dédain sur son modeste intérieur et s'était irritée contre elle-même d'avoir pensé pouvoir vivre plus longtemps dans un pareil milieu.

Toutes ses ambitions malsaines, toutes ses convoitises étaient revenues, elle se révoltait contre le sort.

Puisque les circonstances ne lui avaient pas permis d'occuper la place pour laquelle sa naissance, son éducation et sa beauté troublante la désignaient, elle saurait faire violence à la destinée.

C'était en vain qu'elle avait cru légitimement occuper cette place enviée. Elle avait assisté aux fêtes données par Silverstein ; chaque fois, elle en était revenue avec une humiliation de plus. Tout Paris, le Tout Paris qui se pressait dans ses salons dorés, avait vu qu'elle était pauvre, on avait vu qu'elle dépendait uniquement de ce garçon qui continuait à s'illusionner au point de croire que son talent lui assurait une considération quelconque.

Il ne devinait rien, ne comprenait rien, ce Paul Vernier, avec ses airs inspirés, son aveugle confiance en l'avenir.

Mariana s'était lourdement trompée en l'épousant.

Il n'avait pas le tempérament, l'esprit d'intrigue, le constant souci de la réclame qui font les artistes à la mode.

Avait-il réellement du talent ? Sa femme commençait à en douter.

Elle le rendait responsable de toutes ses propres déceptions ; chaque fois qu'elle avait laissé un lambeau de vanité, chaque fois qu'une de ces fibres saignait, elle l'accusait de l'avoir exposée à de tels affronts.

Un soir au milieu d'une fête, une grande dame, qui s'était montrée charmante, avait dit à Mariana :

—Ma sœur vient de partir, elle a pris ma voiture : je vais être forcée de me contenter d'un char numéroté pour rentrer chez moi... N'est-ce pas lamentable ?

Et la grande dame avait eu un adorable sourire, s'amusant beaucoup de l'aventure. Elle avait ajouté :

—Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez vous ?

Elle avait dit cela avec beaucoup de bonne grâce, comme une mondaine sachant bien que le sculpteur n'avait pas de coupé qui l'attendait à la porte, et qui tenait à faire preuve d'une affabilité sincère, malgré son ton enjoué. Mariana avait cru que cette patricienne ne cherchait qu'à l'humilier ; mais Paul, présent à l'entretien, avait accepté l'offre avec beaucoup de rondeur, c'est-à-dire sans le moindre embarras, heureux d'une marque de sympathie qui n'avait rien de banal.

Mme Vernier, après avoir fait des efforts pour se contraindre, s'était confondue en remerciements et avait acquiescé à son tour.

Sous la porte cochère, Mariana avait vu le tableau mouvementé du départ.

Elle avait entendu les domestiques crier :

—Les gens de madame la duchesse . . . de madame la marquise, de madame la comtesse.

Et dans l'obscurité de la rue, les lanternes des équipages avaient troué les ténèbres.

Les aristocrates invités paraissaient, frileusement enveloppées de leur sortie de bals, de leurs dentelles, de leurs fourrures, qui laissaient entrevoir le costume étincelant recouvert à la hâte.

Le valet de pied ouvrait la portière ; la grande dame s'engouffrait dans la voiture ; sur le siège, un cocher galonné attendait très grave l'ordre du départ, que lui transmettait le domestique en remontant sur son siège découvrant sa botte à revers sous sa lourde redingote de drap gris.

Dans ce désordre, plutôt apparent que réel, les frais minois avaient un cachet délicieux ; les diamants brillaient aux oreilles, presque autant que les jolis yeux animés encore par le plaisir de la fête.

Les hommes, plus calmes, enfoncés dans leur pardessus ouaté, semblaient satisfaits de reconduire leurs compagnes à qui ils avaient procuré quelques heures de joie.

Mariana se mordait les lèvres et se crispait les poignets.

Elle pensait à ce moment à Hélène de Kerlor qui possédait toutes ces jouissances raffinées.

Elle se la représentait dans une exquise toilette, parée de ses bijoux de famille, accompagnée de Georges qui, lui aussi, portait sur sa physionomie toutes les intimes satisfactions.

Cette vision exaspérait la descendante de la mulâtresse Aurore. Et pourtant, Paul Vernier avait persuadé à sa femme que, dans le grand courant égalitaire qui caractérisait l'époque, on ne ferait pas attention aux différences de condition.

Mariana avait longuement hésité avant de se décider à pénétrer dans les opulents salons de Silverstein.

Elle avait présenté une foule d'objections, bien que ce fût elle qui eût primitivement suggéré à Paul d'accepter l'invitation de son protecteur.

Le sculpteur avait tout de suite dit à sa femme de se faire faire une toilette chez un grand couturier.

—Une robe, bien . . . Mais, je n'ai pas de bijoux, avait-elle objecté ensuite. Pas même un collier . . . Pas même un bracelet présentable !

Sur ce point, Paul Vernier s'était montré un peu embarrassé, hésitant à s'engager pour une somme considérable chez le bijoutier, en admettant qu'il en trouvât un qui voulût bien lui faire crédit.

Mariana s'était écriée qu'il était bien regrettable de rencontrer des obstacles à chaque pas, quand on voulait répondre à une aimable invitation.

—Ma foi, avait répliqué Paul avec sa simplicité de bon enfant, à ta place, tu ne sais pas ce que je ferais ? . . .

—Non.

—Je demanderais tranquillement à Mme de Kerlor de me prêter.

Mariana, furibonde, l'avait interrompu, sans qu'il s'expliquât bien le motif d'une pareille animation.

—Jamais . . . les choses ne se passent pas ainsi dans notre monde. Vous vous imaginez toujours que l'existence est un chapitre de la *Vie de Bohême* . . . C'est inconcevable, ma parole d'honneur.

Paul, très contrit, s'était excusé d'avoir une idée que sa femme qualifiait de saugrenue.

Il avait répliqué pacifiquement et loyalement :

—Alors, n'allons pas à cette réception.

—C'est cela ! s'était écriée Mariana, d'un ton très revêché ; il suffit que je puisse avoir par hasard un plaisir pour que vous cherchiez à m'en priver.

Le sculpteur tressaillit. Il savait sa femme un peu capricieuse, un peu inégale d'humeur ; il supportait ses fantaisies en souriant, trouvant un charme de plus à sa physionomie lorsqu'elle s'animait ainsi ; mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'une boutade ; il répondit attristé :

—Ma chère amie, vous me faites beaucoup de peine . . . C'est la première fois que vos récriminations ont ce caractère amer et agressif. Ne vous montrez-vous pas injuste envers moi ?

—Mon Dieu, répliqua Mariana, changeant de ton, comme vous êtes susceptible aujourd'hui.

Le nuage n'avait pas tardé à se dissiper.

Quand la grande dame avait offert à Paul et à Mariana de les reconduire, elle avait posé cette question naturelle :

—Où demeurez-vous ?

—Ce fut Paul qui répondit :

—Rue Cassini. Derrière l'Observatoire !

Mme Vernier, très contrariée d'avouer qu'elle habitait un quartier si excentrique, s'était empressée d'ajouter :

—C'est bien loin, mais nous comptons déménager.

—Pourquoi ? rectifia Paul . . . Je me plais beaucoup dans cette demeure spacieuse . . . J'y travaille fort à l'aise.

Il avait fallu que Mariana dissimulât son irritation, d'autant plus que leur compagne, avec l'affabilité des personnes de bonne compagnie, avait abondé dans le sens de l'artiste.

Presque chaque jour, la vanité de Mme Vernier recevait ainsi une nouvelle atteinte ; elle était hors d'elle-même en attribuant ces froissements intimes à l'obscurité, et à la situation humble de son mari.

Pendant que Mariana faisait des prodiges d'imagination pour voiler sa modeste condition, Mme Georges de Kerlor triomphait sans le moindre effort.

Hélène avait une voiture à elle, des toilettes splendides, des bijoux du plus grand prix.

M. de Kerlor accordait à sa femme tout ce qu'elle désirait, malgré la brèche creusée dans le patrimoine de la famille à la suite de la déconfiture de Ronan-Guinec.

La jeune comtesse était adulée, encensée, fêtée par tout le monde.

Ce bonheur qui semblait durable, n'était-il pas une perpétuelle insulte à l'adresse de Mariana ?

Est-ce que sa petite-cousine par alliance l'humilierait longtemps encore ?

Une terrible expression de haine éclatait dans ses yeux.

Avant tout, Mariana se jurait de sortir par n'importe quel moyen de cette affligeante médiocrité.

Elle en avait l'occasion après l'avoir désespérément cherchée, et encore, ce n'était pas précisément son mari qui la lui fournirait.

Non seulement Mme Vernier rêvait le luxe le plus éclatant, mais elle se persuadait qu'en changeant de position, elle aurait plus de facilités pour suivre son œuvre ténébreuse de vengeance contre Hélène et Carmen.

Une chose la froissait plus particulièrement : dans les réunions mondaines qu'elle avait illustrées de sa présence, elle s'était d'abord sentie en état d'infériorité, à un point de vue spécial.

Les femmes qu'elle rencontrait avaient un cachet de parisianisme aigu qui lui manquait.

Malgré ses prétentions, elle se sentait provinciale et guindée dans ce milieu élégant, et il lui semblait que sa propre opinion était partagée par bon nombre d'invités.

La haute vie brestoise, dont le jeune Gaëtan de Keralouët était l'arbitre, du côté masculin,—du côté féminin, on n'était pas fixé, il y avait compétition—ne ressemblait que de très loin à la brillante et spirituelle existence parisienne.

Or, Mme de Kerlor et Mme de Saint-Hyrieix n'éprouvaient aucune gêne dans n'importe quel salon.

Était-ce donc leur fortune qui leur donnait cette présomptueuse assurance, alors que Mariana ne pouvait se défendre d'une certaine gaucherie ?

Mariana s'était dit :

—Puisque la richesse donne une telle assurance, je serai riche.

* * *

Mariana rentra rue Cassini un quart d'heure avant l'arrivée de Robert d'Alboize.

Le bon Vernier, en l'absence de sa femme, avait surveillé les apprêts du festin, entre deux coups d'ébauchoir. Il n'adressa aucun reproche à Mariana, qui se hâta de changer de toilette.

On se mit bientôt à table.

Mariana se montra charmante.

Elle s'écria au bout d'un moment :

—J'ai parlé de vous cet après-midi, mon cher monsieur d'Alboize

Robert la regarda avec une certaine surprise.

—Oui, poursuivit-elle, j'ai vu des amis qui auraient été enchantés de vous serrer la main . . . Je vous ai excusé, d'ailleurs, leurs apprenant que vous partiez ce soir.

—Tu ne divines pas ? demanda le sculpteur, qui comprenait.

Robert chercha pendant quelques instants.

Mme Vernier s'expliqua :

—Mes cousins Kerlor et Saint-Hyrieix.

D'Alboize ne put réprimer un tressaillement.

Son ardent amour pour Carmen lui donna une sorte de clairvoyance.

Le premier fois qu'il avait vu Mariana, il avait été frappé par l'étrange expression du visage de cette femme. Sa première impression n'avait été favorable ; il se l'était reprochée, puisque Paul allait épouser cette jeune fille, qui paraissait douée de toutes les qualités ; mais, Robert, bien qu'il se morigénât intérieurement, ne parvenait pas à modifier ses sentiments à l'égard de Mariana.

Cette fois, il pressentit une hostilité latente.

Paul lui avait raconté que Mlle de Sainclair, élevée à Kerlor, quittait ce bourg et se rendait à Brest lorsqu'il l'avait rencontrée.

Le motif de son départ était resté assez énigmatique pour M.

d'Alboize, dont le sens droit et la logique absolue ne se payaient pas d'explications vagues.

Le fier regard de Robert se croisa avec celui de Mariana, qui prit la mine la plus innocente du monde.

—Mes cousines étaient sorties, continua Mme Vernier ; je les ai attendues, car j'avais le plus vif désir de les embrasser... Je les aime comme des sœurs.

—Elle sont si bonnes, si charmantes, ajouta Paul, très sincèrement.

M. d'Alboize, bien qu'il se tint sur ses gardes, remercia son ami d'en regard affectueux.

—Vous avez rencontré Carmen, reprit Mme Vernier.

—Oui, dit Robert... Mme de Saint-Hyrieix et son mari assistaient à une soirée où nous étions invités.

—A propos de soirée, fit négligemment la femme du sculpteur, Mme Silverstein donne un bal le 15.

—Vous voulez y aller ? demanda Paul.

—Nous verrons, expliqua Mariana avec un geste délibéré.

—Je regrette, reprit Robert, de n'avoir pu me rendre à l'hôtel du Parc des Princes ; mais mon court séjour à Paris m'a laissé peu de loisirs... J'estime beaucoup M. de Kerlor.

—Et Saint-Hyrieix ? demanda étourdiment Paul.

—Lui aussi, répliqua Robert.

—Vous le connaissez mieux que Georges.

—Nous nous sommes rencontrés à Stockholm, dit l'officier.

—Oui, prononça Mme Vernier, Carmen nous a raconté avec un véritable enthousiasme les épisodes de la Saint-Jean.

L'officier s'écria, pour déplacer sans trop de ressaut l'axe de la conversation :

—Mon cher Paul, il faudra que tu visites la Suède.

—C'est loin, fit observer Mariana.

—Le pays est-il vraiment si pittoresque ? interrogea Vernier, avec l'intérêt d'un artiste toujours à la recherche du beau.

—Merveilleux, mon ami... Tu trouverais des modèles incomparables pour des statues de femmes.

Mariana se mit à rire.

—M. d'Alboize, dit-elle, vous me semblez très renseigné.

—Et pourquoi ne le serait-il pas ? demanda Paul avec entrain...

Rien ne lui défend de se livrer à des études aussi attrayantes que comparatives.

—Mon ami ! murmura Mariana, jouant l'effarouchement devant une gaillardise.

—Madame, répliqua Robert, je n'ai pas eu l'intention de parler légèrement des femmes scandinaves.

—C'est bien, vaillant chevalier.

—Leur beauté sculpturale frappe tous les yeux.

—Bien qu'elles restent drapées ? interrogea Mariana avec une intonation très candide.

—Robert a parfaitement raison, reprit Vernier, une sensation d'esthétique s'impose au premier coup d'œil... Il faut bien que les Suédoises ou Norvégiennes fassent travailler leurs couturières... Le climat, d'abord, les mœurs ensuite, ne leur permettent pas d'apparaître en simples Vérités.

—M. Vernier ! répéta Mariana, beaucoup plus scandalisée que la première fois en baissant très chastement les yeux.

—Tu me donnes une bonne idée, poursuivit l'artiste... L'année prochaine, si ma femme y consent, nous irons passer nos vacances là-bas... Tu ne saurais croire, mon cher ami, à quel point la passion de mon art me pousse vers les nouveaux horizons... Il faut sortir aujourd'hui des sentiers battus si l'on veut devenir quelqu'un... J'ai l'esprit constamment et fiévreusement porté vers l'inconnu.

—C'est une des formes de l'inconstance, répartit Mariana.

Vernier protesta :

—Au contraire, c'est un hommage perpétuel à l'idéal, n'est-ce pas vrai, Robert ?

—M. d'Alboize vous approuvera ; les hommes comprennent et pratiquent ce genre de solidarité.

—Prenez garde, Mme Vernier, riposta l'époux avec sa bonne gaîté communicative, vous aller calomnier votre sexe.

Mariana ne répliqua que par un petit mouvement de commisération à l'endroit de la versatilité féminine, et du perpétuel besoin qu'ont les filles d'Eve de se dénigrer entre elles.

—Et pourtant, affirma le sculpteur, j'ajouterai que, sans préjuger le fond de la question, les exemples que vous avez sous les yeux ne motiveraient pas votre amertume.

Robert ne put s'empêcher d'appuyer :

—Vous ne fréquentez que des femmes dont nous admirons la noblesse de sentiments et dont la conduite proteste éloquemment contre les accusations banales, et,—tranchons le mot—un peu niaises, rééditées par nos jeunes pessimistes à la mode.

—Ainsi, nous sommes meilleures que nous ne le croyons nous-mêmes ? demanda Mariana sans beaucoup de conviction.

—Trouvez-moi, répliqua Vernier, sans vous compter, deux créations plus accomplies que Carmen et Hélène.

—Ce serait difficile, esquiesça Mme Vernier, mes cousines atteignent la perfection même ; qu'en dites-vous, M. d'Alboize ?

C'était un coup droit, mais Robert l'avait vu venir et il le para sans difficulté.

—Je suis de l'avis de M. Vernier, madame.

—Et du mien ?

—Je préfère celui de Paul, car il ne vous a pas oubliée.

—Mais vous êtes du dernier galant, capitaine... Je comprends pourquoi Carmen, alors qu'elle s'appelait Mlle de Kerlor, ne tarissait pas d'éloges quand elle parlait de vous.

—Votre petite-cousine était beaucoup trop indulgente pour mes faibles qualités de valseur.

—Le bonheur ne rend-il pas meilleur ? reprit-elle... Carmen et Hélène n'ont-elle pas épousé les maris qu'elles aimaient ?...

—Mais, fit Paul...

—Mon ami, ne nous occupons pas de nous, je vous en prie... Vous ne voulez pas que je me serve de termes dithyrambiques pour chanter notre union assortie.

L'artiste répliqua :

—Robert est édifié... J'y tenais beaucoup.

—Seulement, poursuivi Mariana, d'une voix alanguie, voyez comme il ne faut pas se fier aux apparences.

—Par exemple ! interrompit Vernier.

—Encore une, fois, ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mon ami.

—Ah ! bon !...

—Je vais me permettre de poser à M. d'Alboize un innocent problème de psychologie.

—Tu ne sais pas si l'on enseigne cette science dans les écoles militaires, répartit le sculpteur.

—Parlez, madame, fit Robert, qu'une angoisse commençait à étendre.

—Quelle est d'Hélène ou de Carmen l'épouse qui chérit le plus son mari ?

—Drôle de question ! s'écria Paul.

—Je suis incapable d'y répondre, déclara l'officier d'une voix contenue.

—Moi, prononça Vernier, en admettant, chose extrêmement délicate, qu'il faille se prononcer à ce sujet, j'inclinerais à croire que Mme de Kerlor aurait un semblant d'avantage sur Mme de Saint-Hyrieix.

—Erreur, mon cher ami.

—Bah !

—Hélène a beaucoup d'affection pour Georges ; mais, c'est une nature tranquille, ignorant les grands élans de l'âme.

—Et Carmen ?

—Carmen est d'un tempérament passionné !... Elle adore Saint-Hyrieix.

—Tu dois savoir à quoi t'en tenir, reconnut Paul, pendant que Robert s'imposait un calme qu'il était loin de ressentir intérieurement.

Mariana reprit :

—Hélène est beaucoup plus douce, plus prévenante ; elle a pour Georges une sollicitude de tous les instants ; Carmen, elle, a un caractère diamétralement opposé à celui de sa belle-sœur ; devant le monde, elle ne paraît pas plus s'occuper de Firmin que s'il n'existait pas... Elle réserve sa fougue pour les moments intimes.

—Mais Saint-Hyrieix t'a donc renseignée ! demanda Paul avec une telle jovialité qu'il reprenait le tutoiement familial.

—Mon Dieu ! peut-être, prononça Mariana, d'un petit ton détaché. Nous sommes en excellents termes avec Firmin, que je considère comme un garçon très supérieur et de beaucoup d'avenir.

—D'ailleurs, M. de Saint-Hyrieix a fait preuve du plus grand désintéressement, prononça la femme de Paul, avec son acharnement malfaisant. Il a épousé Carmen au moment où les Kerlor passaient pour être ruinés... Ma cousine doit tout à son mari, et elle n'est certainement pas femme à l'oublier.

Paul s'écria :

—Hé ! Robert ! mon ami... N'oublie pas l'heure de ton train.

—Sois tranquille ! Ce serait la première fois de ma vie que je ne répondrais pas à l'appel.

M. d'Alboize se leva.

Paul Vernier et Mariana voulurent conduire leur ami à la gare d'Orléans, bien que Robert eût préféré être seul ; mais devant l'insistance de Paul, il ne pouvait refuser d'être accompagné.

En route l'artiste dit à Robert :

—C'est dommage que tu ne sois plus à Stockholm ; nous aurions été t'y voir avec plaisir... Comptes-tu rester longtemps à Bourges ?

CHOSSES ET AUTRES

— Nos compatriotes de Worcester, Mass., se proposent de célébrer avec éclat la fête de St. Jean-Baptiste.

— L'Empereur de Chine doit jeûner soixante jours par année pour se conformer aux lois de sa religion.

— On estime que dans le monde entier il se dépense environ \$2,000,000,000 par an en publicité de toute nature.

— Sur les 350,000,000 de sujets anglais qu'il y a dans toutes les parties du monde, environ 50,000,000 seulement sont chrétiens.

— L'Université Bishop, de Lennoxville, confèrera, en juin prochain, le titre de docteur en droit à Sir Wilfrid Laurier.

— La vogue croissante des costumes genre tailleur et des costumes de bicyclettes pour dames remet en ligne les cravates toutes faites et les écharpes à nouer sur les blouses.

— Une originalité de la mode veut que cette année la chaussure d'hommes se porte avec lacets de couleur voyante, ce qui égaiera la monotonie de la chaussure d'une seule couleur. Les lacets devront être blancs, bleus, rouges, jaunes et pourpres, sur chaussures de la couleur diamétralement opposée. La loi des contrastes, quoi !

— Les autorités russes ont interdit aux libraires de Charkoff de faire venir les ouvrages de Zola sans une autorisation spéciale du ministère. Il est plus probable que cette mesure d'assainissement s'applique à tout l'Empire.

Pourquoi n'en fait-on pas autant au Canada ? Si c'est malpropre pour les Russes Schématiques, ne l'est-ce pas autant pour les autres religions ?

— Un capitaine anglais se promenait dans la jungle, quand une tigresse le prit par son vêtement de chasse et se mit à le secouer comme un chat secoue une souris. Tout à coup, elle le lâcha. Le malheureux reprit alors connaissance et vit la tigresse, rampant, la queue entre les jambes et éternuant à se décrocher le crâne. Les secousses avaient ouvert la tabatière que le capitaine portait dans sa poche, et l'infortunée tigresse avait involontairement reniflé le tabac... On a calomnié la Gascogne : c'est l'austère Albion qui détient le record de la hablerie.

— Au Siam, il y a une catégorie de jeunes filles à qui le mariage est interdit, ce sont les filles du roi, qui sont condamnées à rester célibataires à perpétuité. La loi a craint que ces demoiselles ne causassent des soucis au roi par des mésalliances ou que les gendres ne suscitassent des rivalités à leurs beaux-frères. Si, par aventure, une des princesses manque à la règle, on la coud vivante dans un sac de cuir auquel on attache une grosse pierre et on la jette dans le Meinam. Quant au complice, s'il est de sang royal, on l'exécute à coups de rotin, s'il est roturier, on l'empale en secret dans le palais.

VICTOIRE PARTOUT

La toux, le rhume, la coqueluche, la grippe, sont vaincus par le *Baume Rhumal*.

Tour du monde.—Sommaire du 9 avril : En Asie-Mineure : Cilicie, par Mme B. Chantre.—A travers le monde : les positions navales de la mer Jaune : Tai-lien-wan et Port-Arthur, par M. Villetard de Laguerie.—L'expansion coloniale : Le chemin de fer du Congo.—La France à l'Etranger : La France en Syrie : Vers Athènes et Jérusalem, par M. Gustave Laroumet.—Bilan des explorateurs en cours : Pôles Nord et Sud ; Asie ; Afrique ; Océanie ; Amérique du Nord.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

GARDONS-NOUS

Le moindre refroidissement aura de graves conséquences si l'on n'a pas recours au *Baume Rhumal*.

—Sommaire de la *Revue des Revues* : Les progrès récents de la médecine, par le Dr J. Héricourt ; Comme elles nous jugent ; La langue électorale, par J. Carol ; Encore la traite des petits Italiens en France, par le marquis R. Paulucci di Calboli ; Vallgren et ses œuvres (9 gravures), par le prince B. Karageorgevitch ; M. Jules Lemaitre, par G. Pellissier ; Nouvelles lettres inédites, par J.-J. Rousseau ; Topelius, par J. de Goussanges ; Le jugement de Zeus, par H. Sienkiewicz ; Contre la science contemporaine, par le comte Tolstoï ; Le lanceur automatique (3 gravures), par L. Royes ; Les pélerins de la Mecque, par le Dr L. Caze ; Analyse des *Revue* ; Les Arméniens dans le passé ; Caricatures politiques (14 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

UN VRAI TRÉSOR

La santé est un trésor précieux qu'un simple rhume peut compromettre si on ne le soigne pas avec du *Baume Rhumal*, 25c la bouteille.

NOUVELLES A LA MAIN

Taupin écrase les pieds de la duchesse de Beauséant, qui pousse un cri. Taupin, alors, d'une voix douloureuse : —Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bas.

Chez une concierge soigneuse : Elle est réveillée la nuit par son mari. Le mari.—Ecoute, Aglaé, j'ai cru que j'aurais un voleur qui monte l'escalier. Aglaé (*tout endormie*).—Pourvu qu'il ait essuyé ses pieds.

Une intellectuelle.— Quel est à votre avis, chère madame, le plus grand inventeur du siècle ? La dame (*avec un soupir*).— C'est mon mari ! Si vous saviez toutes les excuses qu'il invente quand il rentre à deux heures du matin !

Réalisme.— Comment se fait-il que ce bateau ait chaviré ? —Trop plein... —Le bateau ? —Non, l'homme qui le montait.

Entre bonnes amies : —Alors, bien que tu le gifles à tout propos, ton pauvre mari continue à t'aimer ? —Comment donc ! de plus en plus : Rien de tel que les soufflets pour activer le feu !

Un ivrogne à un passant : —Pardou, m'sieu, pourriez-vous pas me dire où demeure Bichu ? Le passant, qui le reconnaît : —Mais c'est vous Bichu, parbleu ! —Je le sais bien, que c'est moi, mais je ne sais plus où je demeure.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs. Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Consommation Guérie

La consommation peut-être guérie ; sûrement et radicalement guérie. Nous avons plusieurs cas à l'appui de cette prétention. De nombreux cas déclarés sans espoir par d'éminents physiiciens, ont été guéris par le remède "Cannabis Sativa" du Dr Steven,—spécifique de la nature pour toute les maladies de la gorge et des poumons. J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Cannabis Sativa ;" je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

GRATIS

"Je ne saurais vous dire quel changement un paquet de "Cannabis Sativa" a opéré en moi. J'avais une terrible toux, j'étais démoralisée et sans forces ; ma peau était sèche et couverte de taches brunes. Mes amis n'avaient aucun espoir de me voir revenir à la santé. Ils disaient qu'il était inutile de me procurer le remède ; mais j'avais été guérie du catarrhe par lui et l'avais recommandé à d'autres qui avaient été soulagés. Je commençai à aller mieux aussitôt que j'en fis usage ; et quand il fut fini, ma toux avait disparu ; au bout de quelques semaines j'étais capable de travailler comme à l'ordinaire. Les taches de la peau se sont effacées et ne sont pas reparues.

"Je n'éprouve plus dans les poumons ce malaise que j'ai enduré pendant des années, et depuis mon enfance je n'avais pas passé un hiver sans rhumatisme jusqu'à ce jour. Je n'en ai pas eu la moindre attaque cet hiver dernier. Je vous souhaite toutes sortes de succès et prie Dieu de vous bénir dans votre louable ouvrage.

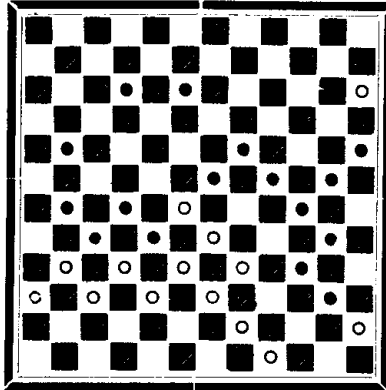
Mme JOHN ELLIOTT, Richard's Landing, P.O., Ont.

W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 214

Composé par M. Nap. Brochu, Lévis
Noirs—16 pièces



Blancs—14 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 213

Blancs		Noirs	
60	53	8	19
40	34	27	40
46	22	16	27
39	28	23	34
45	39	35	56
4	39	17	25
31	9	2	15
41	35	29	40
47	21	15	26
51	46	24	48
54	41	34	58
71	67	18	62
69	56	30	49
43	56	12	61
68	55	gagnent	

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle le Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et nette.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, Paris Bt-St-Jean, 18

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du

par les CAPSULES L. KIRN à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE Mlle Pure sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

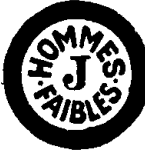
DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean. Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

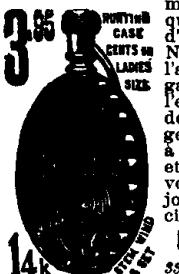
Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Advertisement for 'LADRES PHOTOGRAPHES' with an image of a camera and tripod. Text: 'LADRES PHOTOGRAPHES', 'No 360 RUE ST DENIS', 'TEL. BELL 7283. MONTREAL', 'MARCHAND 843 P.Q.'

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; si ne vous en coûte rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co. 354 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

5303



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

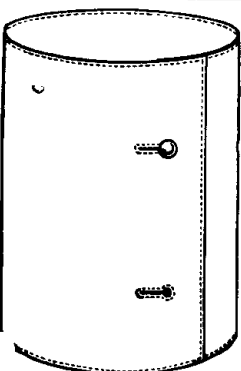
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX I CHAPEAUX I I

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des tats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excoessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Table with columns for 'ABONNEMENT' and 'Un an 6 mois 3 moi'. Rows for Paris et Seine, Départements, and Etranger.

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. MARION & MARION, EXPERTS. No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American. A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers MUNN & Co. 361 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie en France Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et LA SAISON 92, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÉTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,694

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel

Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel, Administrateur.